VOLUME IV. WINNIPEG, MERCREDI, 4 Octobre 1916 NUMERO 21

LA LIBERTÉ

ABONNEMENTS:
Canada et Etats Unis - - $1.00
Union Postale - - - - - $1.50

...rimé et publié par la
"WEST... ...ADA PUB. CO. LTD."
61... Ave. McDermot
Téléphones - - Garry 4264-4265

Directeur: HECTOR HEROUX

DIEU ET MON DROIT

EXCELLENTE SUGGESTION

Notre confrère le **Manitoba** fait d'excellentes remarques au sujet du recrutement. Voici son article:

Les articles de la "Presse"

"Nous avons attiré l'attention de nos lecteurs il y a quelques jours sur les solides articles publiés par la **Presse** au sujet du recrutement chez les Canadiens-français.

"Il paraît que les journaux anglais de l'Est deviennent plus prudents depuis le commencement de cette série d'articles du grand quotidien de Montréal.

"Dans l'Ouest, on continue d'être injuste pour la province de Québec, et pour toute notre race.

"L'écrivain qui est chargé à la **Presse** de disséquer les chiffres, les faits et les circonstances de l'enrôlement au Canada mérite la reconnaissance de tous ses compatriotes. Mais, nous avons une suggestion à faire: pourquoi ses articles ne seraint-ils pas traduits en anglais, imprimés en brochure et répandus par milliers dans toutes les provinces anglaises du pays? Car le plaidoyer de la **Presse** si remarquable soit-il, n'est pas lu par beaucoup d'Anglais. Il y a si peu d'Anglais qui savent le français au Canada!

"Malgré tous les préjugés qui existent à notre égard, n'oublions pas que la grande majorité de la population des provinces anglaises a surtout besoin d'être renseignée.

"Lorsque les Canadiens-français pourront disposer d'un capital quelconque, il leur faudra prendre pied dans la presse anglaise. En attendant, la Brochure — comme celle que nous suggérons aujourd'hui — pourrait nous rendre les plus précieux services."

Un certain nombre de nos concitoyens de la Province de Québec nous demandent parfois comment ils peuvent nous être utiles. Le conseil donné par le **Manitoba**, s'il est suivi, sera un moyen très pratique de nous être utiles.

On ignore parfois dans quelle atmosphère d'ignorance crasse vivent les lecteurs de langue anglaise qui ne peuvent contrôler les dires de leurs journaux. Il leur reste encore une couche d'honnêteté envers leurs concitoyens de langue française. La petite dépense d'argent nécessaire à la propagande dont il est question serait on ne peut mieux placée; nous en sentirions des effets salutaires dans l'Ontario et dans les provinces de l'Ouest. C'est une oeuvre qui cadre parfaitement dans le nouveau programme de la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal. Ne pourrait-elle pas commencer par là son travail d'appui à donner aux centres français en dehors du Québec?

LE COMPTOIR AGRICOLE

C'est une institution trop peu connue des nôtres; nous voudrions la faire connaître davantage, car il y a là une force naissante à entretenir et à développer pour le bien de nos groupes français.

Qu'on veuille nous en croire, nous ne travaillons pas ici pour faire de la réclame payée à tant la ligne, ou l'article, mais par pur désir de nous rendre utiles aux gens de langue française, et de contribuer ainsi dans la mesure de nos forces au progrès des nôtres. Toute force compte, et dans le monde qui nous entoure surtout — car il est essentiellement mercantile — toute force dans le monde du commerce se traduit par une plus large sphère d'influence sociale.

Le Comptoir Agricole est né de la pensée d'un certain nombre des nôtres, qui sont hommes d'action et qui étaient passablement désenchantés de nos vains efforts sur le terrain de la colonisation.

Nous l'avons souvent redis ici, mais il importe de le répéter encore, nous avons trop compté, dans le passé, sur l'efficacité d'organisations laissées toutes entières au dévouement, avec charges non rémunérées, entraînant même des sacrifices financiers de ceux qui avaient consenti à donner leur temps gratis. Le temps a beau être donné gratis et les soirées sacrifiées au travail, on ne peut faire rien qui vaille sans dépenser pour propagande, impressions et correspondance.

Bref, le Comptoir Agricole a commencé petit. Il avait quelques terres à vendre à commission. Il ne l'a pas caché, il ne travaillait pas gratis, et nous l'en félicitons, car s'il l'eut fait, il en serait encore au point de départ.

Avec le temps quelques transactions sont venues lui faire la marge un peu plus large. Un peu de capital souscrit par des patriotes qui sont assez pratiques pour savoir qu'on ne fait pas de patriotisme vrai et efficace sans quelque fois mettre la main dans sa poche, lui a permis d'étendre un peu ses opérations. Il a pu forcer sa voie jusqu'à la halle au grain, (Grain Exchange), il a pu trouver les dix mille piastres à peu près, qui lui étaient nécessaire pour arriver là, en outre de ce qui était investi dans son département d'immeubles; le soleil commencer à briller; ses transactions à la halle au blé, où il ne fait pas de spéculation, mais reste sur le terrain très sûr de la vente à commission, ont dépassé les espérances des plus optimistes, grâce au concours de nos bons cultivateurs des centres français les plus éveillés.

Nous disons bravo; et nous lui souhaitons succès, car son succès veut dire un mouvement de colonisation dans nos vieilles paroisses, et c'est là un élément considérable de réussite pour notre avenir à tous.

On nous reproche à nous, Canadiens-français, d'être un peu jaloux du succès des autres, surtout des nôtres. C'est peut-être une calomnie; sachons prouver par des actes que c'est une calomnie, et que nous n'avons pas le coeur si étroit et si mal conformé.

Le Comptoir Agricole tiendra par-dessus tout à rester sur le terrain solide qu'il a occupé jusqu'ici; le succès le plus assuré est celui qui va lentement. C'est vrai de toutes les entreprises, surtout de celles qui tiennent au coeur des promoteurs du Comptoir Agricole.

Conclusion pratique pour nos lecteurs qui veulent faire leur petite part sans qu'il en coûte: qu'ils se mettent en relation avec le Comptoir Agricole pour la vente de leur blé.

Adresse: 300 Grain Exchange, Winnipeg.

Nous ne sommes pas exigents. Si ces messieurs ne peuvent pas faire ce qu'on fait ailleurs, allez ailleurs; mais s'ils peuvent faire aussi bien et mieux qu'ailleurs, pourquoi ne pas les patroniser? Comme faisait remarquer un bon **Canayen** après une transaction:

"Je trouve ici ce que je trouve ailleurs, et c'est une **croûte** plus "agréable de traiter en français qu'en anglais."

C'est une manière très pratique de faire du patriotisme, du vrai, le seul qui compte, ou à peu près.

Inutile de dire que nous ne sommes ni directeur, ni gérant, ni actionnaire du Comptoir Agricole. C'est notre devoir de laisser à chacun ses responsabilités. Mais comme nous voudrions voir réussir les nôtres pour l'avantage du groupe autant que pour celui des individus.

DES COLONS

Notre correspondant agricole se fait colonisateur. Il n'y a pas là de quoi nous contrister, car nous savons qu'il reviendra à ses articles agricoles qui font du bien à notre population rurale.

Il se fait pour l'instant colonisateur, et ce n'est pas de trop.

"Il nous faut des colons", dit-il, et des colons pour nos paroisses déjà établies. Aller les chercher aux Etats-Unis, ce n'est pas facile, car ils ne sont plus guère aptes à reprendre la culture de la terre. Ne vaut-il pas mieux les prendre dans Québec avant qu'ils ne partent pour les Etats-Unis?"

Nous croyons que notre correspondant a raison, et si les nôtres de Québec, qui ont mis des objections au travail des colonisateurs agricoles, avaient consenti à être un peu plus patriotes, ils n'auraient pas perdu plus de monde et nous serions bien plus forts dans l'Ouest. Or l'Ouest c'est le Canada, qu'on ne l'oublie pas, et toute force ajoutée aux nôtres de l'Ouest est une force pour Québec, dans la Confédération.

On ne l'a compris qu'à moitié, dans certaines sphères, et la conséquence c'est que nous avons deux millions des nôtres aux Etats-Unis.

Nous visitions un jour une paroisse nouvelle du diocèse actuel de Nicolet. Le beau bois!! Mais quel bois effrayant pour le colon qui veut faire pousser du grain en place des ormes et des chênes. Celui qui nous conduisait nous montrait de temps à autre des maisons fermées:

"Ces gens sont partis pour les Etats-Unis."

Et nous nous disions: "Ce n'est pas surprenant, car quel travail géant de se faire un chez soi dans ce grand bois". Nous ne pouvions nous empêcher de penser à nos prairies faciles où les récoltes viennent une ou deux années après l'arrivée du colon.

Si ces rudes travailleurs qui avaient quitté leur terre avaient été dirigés du côté de l'Ouest, alors qu'ils pouvaient encore disposer de quelques petits moyens, c'eût été leur salut. En attendant l'épuisement complet, on ne leur a laissé qu'un seul parti à prendre: l'usine, où les corps et les âmes vont s'étioler et se perdre.

Nous ne demandons pas à dépeupler Québec, non, certes; d'ailleurs, il n'y a pas danger en l'occurrence. Mais si les nôtres sont soucieux de leur intérêt bien entendu, ils verront à ce que le Gouvernement ne mette pas d'objection à un travail discret et intelligent dans la Province de Québec.

En supposant que nos colonisateurs en travaillant sur les familles déjà pratiquement sur le chemin de l'exil, déracinent parfois quelques familles qui ne sont pas tenues de s'expatrier, quel grand dommage la Province de Québec en aura-t-elle? Quelques unités déplacées ne lui fera pas de mal, car le vide sera rempli par quelqu'un des nôtres, et pour nous ce sera on ne peut plus appréciable.

On nous demande parfois ce qu'on peut faire pour nous de l'Ouest. Un peu de largeur de vues et de patriotisme bien entendu.

UNE SUGGESTION

On nous fait une suggesstion. C'est rare et nous en remercions d'autant plus volontiers les auteurs que c'est chose plus rare.

Et quelle est la suggession faite?

—Nous sommes invités à consacrer une demi page par semaine à une chronique de l'A. C. J. C. Les aimables correspondants nous suggèrent même de remplacer une partie des nouvelles de guerre que nous donnons, par cette demi page consacrée à l'A. C. J. C.

Ce n'est pas oeuvre facile de donner satisfaction à tout un public. Nous pensions qu'un journal hebdomadaire est forcément en retard au chapitre nouvelles, et nous ne forcions pas la note, mais on nous a menacé de désabonnement en certains quartiers, si nous ne nous exécutions pas. Nous l'avons fait très volontiers, car nous aimons à faire plaisir dans la mesure du possible, et cela nous était utile, ce qui n'est pas à dédaigner, quand on publie un journal à $1.00 par année et qu'il faut payer 52 sous à la poste pour tous nos abonnés de ville.

Voilà maintenant que nos jeunes veulent envahir la place! Venez, venez messieurs, nous allons faire place pour tous; nous allons faire des efforts pour contenter tout le monde. Si l'A. C. J. C. du Manitoba veut une demi page, c'est fait, à une condition cependant.

—Oui, quelle?

—C'est que les jeunes la rempliront. Ils composeront, nous imprimerons et nous servirons tout chaud. Est-ce une affaire entendue? La parole est au cercle qui a pris l'initiative de la suggesstion.

ERREUR NEFASTE

M. le docteur Godin, président de l'Association Franco-Canadienne de la Saskatchewan, expose la vraie doctrine au sujet du droit des parents dans l'école, dans le dernier numéro du brave **Patriote de l'Ouest,** de Prince-Albert.

L'école est le prolongement de la famille, dit-il, les commissaires les représentants des parents.

C'est la vraie doctrine. C'est pourquoi l'école doit être nécessairement confessionnelle, car autrement les parents seraient impuissants à remplir leur devoir, et ils devraient comme conséquence nécessaire retirer leurs enfants des écoles qui ne répondent pas à ce qui est leur stricte devoir en matière d'éducation.

—Mais le Gouvernement, et sa loi obligatoire scolaire, qu'en faites-vous?

Le Gouvernement est un intrus dans l'école, et sa loi d'obligation scolaire, un des articles du programme franc-maçonnique; ce n'est pas plus malin que cela. Et nous ajoutons volontiers: Si les contribuables avaient pour un sou de fierté civique, ils ne toléreraient pas cet état de choses, et le Gouvernement qui tiendrait quand même à l'imposer irait se mettre à l'abri pour apprendre sa leçon touchant ses prérogatives et le droit des parents.

Le Gouvernement n'a pas d'affaire dans l'école. Soyons généreux pourtant et faisons-lui une petite place. On pourrait tout au plus lui concéder qu'il peut voir à ce que les lois d'hygiène y soient observées, mais encore ici faut-il qu'il ne soit pas embêtant, mais qu'il y aille raisonnablement, car autrement il serait encore un intrus. Prêter ensuite son organisation pour la perception des frais scolaires, peut-être, mais pour être vraiment dans l'esprit des institutions britanniques et non **beastly colonial,** ce dernier rôle devrait être laissé aux municipalités.

Vous voyez que nos gouvernants et leur petit Ministère de l'Instruction Publique en prennent à l'aise avec les droits de ceux qu'ils sont censés représenter, et les loges y jouent plus que leur rôle, sous couvert cependant, — c'est plus brave.

Sans doute, pour donner le change aux badauds, on appelle cela du progrès moderne, et on rit sous cape de la naïveté de ceux qui croient encore à ce genre de progrès dernier modèle, mais ainsi se joue la comédie.

Allons, pères de familles, réveillez-vous et envoyez promener ceux qui se moquent ainsi de vos droits les plus sacrés; ils se mêlent de vos affaires, et c'est fatal, les choses vont mal quand chacun se mêle des affaires des autres, ce chacun fut-il le Gouvernement.

Les hommes voteurs sont peut-être trop encroûtés dans l'esprit de parti pour agir en ce sens; nous faisons appel aux mères de familles et aux filles majeures dont les noms seront bientôt sur les listes électorales pour jouer le tour.

Au revoir, messieurs!!

"OH! QUE J'EN ARRACHE!"

Je visitais, un jour, une pauvre malade, misérable de toute de manières. Dans cet état, elle n'avait qu'un mot pour exprimer sa misère "Oh! que j'en arrache donc, que j'en arrache!" C'est tout ce qu'elle disait.

Expression typique, qui exprime tout un monde de difficultés, et que l'on retrouve sur les lèvres d'un grand nombre: "Ah! je t'assure que j'en arrache!" — "Je crois que **tu** vas en arracher." — "Le pauvre diable! Je vous assure qu'**il** en arrache..." — Et toute la conjugaison y passe. Tout le monde en "arrache".

Il y a souvent exagération dans ces plaintes; mais, en admettant ce qu'il y a de juste, surtout chez le cultivateur et l'ouvrier, il y a lieu de chercher la source du mal pour y porter remède, si c'est possible.

"La vie est dure." — Et l'on se plaint des compagnies qui profitent des événements pour élever le coût de la vie; on se plaint des exploiteurs de tout crin, qui se servent de la guerre comme excuse, pour cacher leur jeu et s'excuser de leurs menées malhonnêtes, pour opprimer le faible, etc.

—Pourquoi faut-il que ce soit toujours la même classe qui souffre, qui en "arrache"?

—Bien, c'est que les grandes compagnies tiennent tout en main. Elles contrôlent le marché. Ces gens sont les plus forts.

—Et comment sont-ils les plus forts? Comment peuvent-ils arriver à contrôler le marché, à prendre tous les profits?

—Ah! bien, ils sont organisés: des **compagnies,** des **trusts,** des **combines,** etc. Et ensemble ils mènent tout. Allez donc lutter contre ces gens-là, vous, pauvre diable d'habitant...

—D'accord, mon ami. Ces gens-là sont les plus forts, Ils font, comme on dit, la pluie et le beau temps (mais rarement le **bon temps**). Mais comment arrivent-ils à cela? Sont-ils plus savants que vous? Dans leur spécialité, peut-être. — Ont-ils plus de talent que vous? Quelques-uns, oui; mais la majorité, non. — Sont-ils plus honnêtes? Ah! pour ça, mille fois non.

D'où leur vient donc cette puissance qui semble les rendre maîtres de tout, et à laquelle vous attribuez — un peu à tort — la grande partie de vos misères?

Cette puissance leur vient de l'union, de la **coopération.** Voilà tout le secret.

Ils mettent tous les fonds dont ils peuvent disposer; ils unissent de même les quelques talents que le bon Dieu leur a donnés. Et comme il y a plus d'argent dans dix bourses que dans une, et plus d'esprit dans plusieurs têtes que dans une seule, mettant en commun leurs écus et leurs talents, ils arrivent à former un capital financier et intellectuel capable d'imposer sa volonté et de contrôler le marché. Et voilà! Ce n'est pas plus malin que cela!

Le cultivateur, lui, et l'ouvrier, d'une manière générale, demeurant isolé, reste faible et impuissant parce qu'il est seul.

De plus, ces grandes organisations financières, industrielles et autres, ne pouvant s'aboucher directement avec le particulier, le font par leurs agents, intermédiaires qui sont payés, non pas à même les fonds de la compagnie, mais à même les profits qu'aurait dû retirer de sa marchandise le cultivateur; ou, dans le cas d'achat, à même le surplus qu'il paye pour sa marchandise. Dans l'un ou l'autre cas, c'est toujours le particulier qui paye l'intermédiaire ou agent.

—Mais comment y remédier?

—En procédant de la même manière que les compagnies; en vous organisant en compagnies.

—Des compagnies d'habitants? Des compagnies d'ouvrier? Vous voulez rire?

—Pas du tout. Nous allons voir ensemble.

J.-C. ST-AMANT, Ptre.

LA DENATIONALISATION

Nous reproduisons ailleurs l'article de Monsieur Charles Leclerc sur la question bilingue. Là où les maux sont les mêmes, les mêmes remèdes sont appelés à produire les mêmes effets, à moins que nous soyons des dégénérés indignes de leurs concitoyens d'Ontario.

Il y a de l'acier dans cette phrase, et de la flamme dans le coeur de celui qui tient la plume.

Prenez, lisez, méditez et tirez les conclusions.

ENFANT PERDU DANS LES BOIS

Un feuilleton d'un intérêt exceptionnel commence à paraître dans le numéro de septembre de la revue de famille **Un Canadien Errant.** Le titre est "Un Robinson de six ans". Il s'agit des aventures d'un petit Français abandonné, à l'instigation d'une belle-mère marâtre, sur les bords du Saint-Laurent, peu de temps après la découverte du Canada par Jacques-Cartier. L'enfant fut recueilli par une tribu d'Iroquois, et ses aventures dans les forêts canadiennes forment un récit extrêmement émouvant. L'auteur affirme que cet événement est historique et il en indique des preuves convaincantes. Toutes les familles canadiennes voudront s'abonner au **Canadien Errant,** au prix de 75 sous pour une année, ou bien 25 sous pour un abonnement d'essai de quatre mois. S'adresser à M. Ernest Bilodeau, rédacteur au **Devoir,** 43, rue Saint-Vincent, ou bien case postale 234, Montréal.

DES TRANCHEES

M. Xavier Allec, de Saint-Claude, Manitoba, nous communique pour publication une intéressante lettre du réserviste Joseph Allec, au front depuis le commencement des hostilités. Le réserviste Allec nous y donne l'opinion du troupier français sur le troupier anglais et ses chefs.

Le 7 septembre 1916.

Mes chers parents,

En repartant au repos, j'en profite pour vous écrire ces quelques mots afin que vous soyez sans inquiétude à mon égard. Le régiment a été pendant quinze jours dans la première: je vous réponds que les oreilles me font mal. Les Boches ont pris quelquechose par ici et si ça continue on finira cependant par les avoir. Personne ne peut se figurer ce que c'est qu'un bombardement pareil.

Nous étions juste en liaison avec les Anglais et je puis vous dire que s'ils étaient bien conduits ce serait de rudes soldats. Rien ne les émeut: ils marchent tranquillement à l'assaut sans se soucier du danger, ni prendre la moindre précaution. Aussi, j'en suis sûr, ils perdent beaucoup plus d'hommes que nous et n'arrivent jamais à faire le même ouvrage avec la même force.

Il faut dire aussi que notre artillerie sur ce front est irrésistible. Tout disparaît devant les obus. Les prisonniers que nous avons faits sont tous stupéfaits et ne s'attendaient nullement à cela.

Enfin, cela semble bien marcher et beaucoup espèrent que cela finira cette année. Je vous réponds que je le souhaite vivement, car voilà deux ans que je suis dans les tranchées sans jamais avoir été évacué ni blessé. De 90 hommes appartenant au 112 Territorial, nous sommes encore une vingtaine. Des 7 caporaux, trois ont été blessés ces jours-ci et un tué. Pour moi, je suis tant de fois sorti sain et sauf du danger que je finirai par croire que je ne suis pas fait pour être blessés ou tué. Cela me donne du courage pour faire mon service.

Donc, chers parents, bon courage et espérons que s'il plaît à Dieu, au printemps, je pourrai de nouveau vous donner la main.

Joseph Allec,..
112 Territoriaux.

WATERLOO ET LES PLAINES D'ABRAHAM

Waterloo et les Plaines d'Abraham sont, dit-on, les deux seuls champs de bataille sur lesquels soient installés à demeure une station de voitures de louage. A l'heure présente les Plaines d'Abraham attirent plus de visiteurs que Waterloo. Et en cela l'instinct de la foule est parfaitement justifiable, bien que, parmi ceux qui foulent les hauteurs de Québec, bien peu y soient venus attirés par un aperçu raisonné de l'importance comparative de ces événements historiques.

London Telegraph.

"Revue Populaire."

MORT DE M. L'ABBE JOSEPH HALDE

M. l'abbé Joseph Halde, cinq ans curé de Dauphin et depuis six mois curé d'Elie, est décédé hier matin à l'hôpital de Saint-Boniface. M. l'abbé Halde était malade depuis un mois, mais rien ne faisait prévoir une fin aussi soudaine. La dépouille mortelle a été transportée hier après-midi dans la cathédrale de Saint-Boniface, où elle est exposée en chapelle ardente. Les funérailles auront lieu jeudi. M .l'abbé Halde était âgé d'à peu près quarante-cinq ans. Il vint de Saint-Hyacinthe dans le diocèse de Saint-Boniface il y a six ans.

M. l'abbé Halde était le frère de MM. les abbés Halde, curés de Deloraine et de Laurier.

... de messes ou ... enfants en assistant aux funérailles.

LE COIN DES DAMES

PAR un soir d'été, au crépuscule d'une de ces belles journées d'août encore baignées d'une chaude et blonde lumière, vous rêvez à une petite promenade, à un voyage enchanteur: suivez-moi, alors que la fraîcheur tombe délicieusement et tranquillement du firmament.

Laissons la capitale de cinq à six milles, par le chemin Springfield, dans la municipalité de ce nom; nous arrivons à une petite ville naissante qui veut vivre et grandir. Elle a nom Transcona, et tient une position heureuse à l'est de Winnipeg. On y respire l'air pur et tranquille, tandis que la capitale tout proche par des communications faciles, lui procure ses avantages.

C'est donc à cet endroit privilégié que le 18 août 1911, un homme de Dieu venant du Nord Dakota, jetait les fondements d'une colonie qui se développait comme par enchantement sous sa direction et celles de ses successeurs.

Quel sera l'avenir de ce petit coin de terre? Si l'on voulait juger par le développement rapide de ces cinq années passées, il faudrait écrire de suite le mot: merveilleux.

Soyons plus modeste, réduisons l'hyperbole, et disons en toute sincérité que tout sourit à cette ville naissante.

Desservie par des lignes de chemins de fer — splendide voie de communication—climat sain, agréable, tout fait de cette région un coin idéal plein de promesse pour l'avenir. Outre l'aisance et le luxe que l'on remarque à chaque pas, il y a encore quelque chose de mieux pour élever l'âme. Un clocher catholique montre du doigt le ciel. Un prêtre canadien-français a charge d'âmes. C'est le type d'homme qui va droit par la voie droite, de même qu'il est reconnu pour l'homme de caractère fortement trempé et d'énergie intransigeante.

Outre l'église qui atteste la grande foi des croyants, on y remarque un presbytère des plus modernes, qui fait honneur au bon goût des paroissiens. Une salle d'amusements récemment construite dit encore au passant la tendre sollicitude toujours en éveil de leur bon curé.

Bien vive encore est l'impression que fait au voyageur ces usines que l'on remarque dans cette ville naissante et qui donnent du travail à plus d'un millier d'hommes. C'est là le progrès, c'est là la marche du siècle. Et ce progrès qui nous a fabriqué de la vitesse, de la force, nous a-t-il du même coup manufacturé de la vertu, du bonheur? Pour plusieurs le progrès du jour a dispersé les membres d'une même famille en les livrant à tous les regrets, à tous les oublis. Jadis les goûts étaient plus humbles, plus modestes; aussi il y avait plus de charmes dans les relations, plus de poésie dans les âmes, plus d'enthousiasme dans les coeurs.

Ce n'est pas à dire que nous ne sommes pas reconnaissants et heureux de la marche du temps, du vrai progrès comme d'un bienfait signalé. S'il n'y a plus de distance, plus de secrets cachés à l'observation, que tout se rapproche d'un bout du globe à l'autre, c'est à dire avec Michelet: "Décidément nous sommes dans un siècle de miracles; il faut en prendre son parti."

FRANCOISE DES BOIS.

J'ECOUTAIS, il y a quelques jours, chez une amie, deux enfants qui discutaient un petit incident survenu en classe. L'aîné, déjà grave pour ses 13 ans, soutenait son récit avec un aplomb de politicien; l'autre, petit homme de 11 ans, taquin et vif, ne semblait pas croire ce que le grand affirmait. Celui-ci, surpris qu'on pût douter de sa parole, de dire: "C'est la vérité; un catholique ne ment jamais".

Cher petit homme, conserves, toute ta vie, cette haute idée de notre religion, et continues à priser la beauté de la franchise

Tout le monde aime un enfant franc qui a horreur du mensonge. Sa physionomie reflète son âme et est comme une nappe d'eau limpide où le regard peut sonder jusqu'au fond. On a confiance en lui parce qu'il ne trompe jamais.

C'est dès l'âge le plus tendre qu'il faut faire comprendre à l'enfant la laideur de la dissimulation. Habituons-le à avouer ses fautes sans détour. N'ayons pas peur de le châtier pour le plus petit écart de la vérité. Elever un menteur est une bien triste responsabilité pour une mère, car on dit: "Menteur sera voleur". Rien que cette pensée fait frémir le coeur le plus indifférent.

Songeons bien qu'un mensonge n'est pas une parole qui se dissipe dans l'air comme une fumée; il reste, il s'imprègne dans l'âme de l'enfant, et ce pauvre petit subira peut-être, tout le reste de son existence, ses funestes effets. On s'appliquera donc, de bonne heure, à lui faire sentir que ses actions demeurent et le poursuivront dans la vie. Cette éducation morale de l'enfant ne devrait cependant pas être donnée comme une leçon de philisophie sèche et peu attrayante, mais plutôt à petite dose, la mettant à sa portée sous forme de petits traits concernant la vie des enfants par des récits intéressants, montrant la récompense, même ici-bas, de la franchise de la sincérité.

GERTRUDE.

CONTE POUR LES ENFANTS

Lucienne était en promenade, pour quelques jours, avec sa mère, chez une dame très riche. Un matin, tout en sautillant dans la maison, elle apperçoit une jolie bague en diamant que la maîtresse de la maison avait posée sur une étagère pendant qu'elle travaillait un peu parmi ses fleurs. Lucienne, sans penser à mal faire, mit la bague à son doigt, admirant les feux qu'elle lançait. Tout en admirant le petit bijou, Lucienne passa de la salle à manger au jardin et en remuant la main, la bague trop grande glissa et se perdit dans une allée. La petite étourdie eut beau secouer la terre et les feuilles, la bague ne se retrouva pas. Alors, sans penser à aller avouer son imprudence, ce qui aurait été bien simple, elle décida dans son petit cerveau que si on lui demandait des informations sur la bague, qu'elle répondrait ne l'avoir pas vue.

L'occasion ne tarda pas, car quelques instants plus tard, sa mère l'appela.

—Ma mignone, n'as-tu pas vu entrer Claudine, la petite bonne de notre amie Mme Bernard, dans la salle à manger? Je ne peux retrouver une bague d'un grand prix qui a été laissée, il y a quelques instants sur l'étagère.

—Non, maman, je n'ai rien vu.

—Alors, dit la dame riche, c'est Claudine qui a pris ma bague, car lorsque je lui ai demandé si elle l'avait vue, elle est devenue toute rouge et s'est enfuie en pleurant. Il n'y a pas longtemps qu'elle est ici, et on me dit que sa mère est très pauvre. Le bijou a dû, sans doute, la tenter.

Après bien des recherches, la petite bonne de nouveau intéressée ne put se défendre que par des larmes abondantes, prit ses effets et partit honteuse de la maison sans dire un mot pour se justifier.

Lucienne, pendant ce débat, souffrait bien, mais la lâcheté lui empêcha d'avouer sa faute et ainsi innocenter la pauvre Claudine.

Pendant plusieurs jours, Lucienne fut en proie à une inquiétude qui l'étranglait. La conscience lui reprochait tellement sa faute qu'elle en devint malade, et enfin après plusieurs questions de sa mère, elle finit par avouer sa lâcheté.

On peut facilement juger combien cette mère fut affligée, et elle ne perdit pas une minute pour avertir Mme Bernard. Celle-ci alla immédiatement chercher la pauvre petite bonne qu'elle trouva dans la plus grande misère, car l'accusation de vol portée contre cette servante avait été sue dans toute la paroisse et on ne voulait pas employer une voleuse.

Claudine revint donc dans la maison, et Lucienne, à qui le bonheur d'avoir avoué sa faute avait rendu la santé, accourut dans la même journée, et après avoir demandé pardon à Claudine, lui offrit toutes ses épargnes.

—Tiens, lui dit-elle, cette somme était destinée à m'acheter une toilette neuve pour le jour de l'an, et je veux m'en priver pour te dédommager un peu du tort que je t'ai fait.

On chercha dans l'allée, et le jardinier retrouva la bague qui n'était pas même ternie.

A partir de ce jour, Lucienne devint un modèle de sincérité, appréciant par cet épisode de sa vie, qu'il vaut mieux dire tout de suite la vérité, car la fausse honte et le mensonge entraînent toujours des fâcheux désagréments.

DE LA MODE

On constate que la vogue des corsages et blouses faits de deux tissus n'est pas en voie de décroître.

Les manches à hauts poignets, bouffantes au coude, sont les plus nouvelles.

La blouse Russe conserve sa popularité.

• • •

La lingerie, après avoir été refaisons ne vaut-il pas mieux? Nous léguée dans l'oubli, vu la faveur des robes fourreaux, nous est revenue plus délicate, plus jolie que jamais. La lingerie suit les modifications de la mode et doit s'harmoniser avec la robe.

Pour la lingerie qui se porte avec la robe de soirée, aucun luxe n'est de trop; le satin, la soie surah et le crêpe de Chine sont les tissus les plus employés et sont ornés de broderies travaillées à même. Le blanc est la couleur la plus pratique pour la lingerie, et malgré les tentantes couleurs que les maisons de premier ordre emploient, la majorité des personnes préfèrent le blanc qui est si pratique et si exquis, rehaussé par les garnitures de rubans, de rosettes, de rubans en couleur délicate.

• • •

La vogue des chapeaux "sport" nous vaut quelques modèles qui se distinguent par leur originalité. La plupart de ces chapeaux sont en feutre, brodés en couleurs vives, sur la calotte et sur le bord. Un remarquable en feutre bleu ciel a un dessin d'oiseaux qui voltigent sur la calotte, et une bande de fourrure entoure le bord de cet original modèle.

Le chapeau à bord relevé est du dernier cri et le velours noir combiné avec le satin blanc est recherché dans la confection de ces nouveaux chapeaux.

• • •

Les broderies de perles sont employées avec succès sur les blouses et les robes élégantes. On harmonise les perles à la nuance du vêtement, ou bien elles forment un contraste. Des perles de trois ou quatre nuances forment un très joli effet si elles sont placées avec goût.

On se sert aussi de ces perles pour orner les délicats sacs à main qui complètent la toilette de la femme élégante.

ECONOMIE

On peut tirer encore un bon parti des châles, des écharpes, des bonnets, des gilets faits au crochet ou au tricot qui sont déformés par l'usage. On lave bien l'objet, puis quand il est sec, on détricote ou on dérochète la laine, et on l'emploie de nouveau.

Si vous avez d'anciennes mousselines brodées, rien n'est plus facile que de confectionner ces vaporeuses collerettes qui garnissent si bien les robes sombres de l'hiver. Ces parures de lingerie sont toutes de fraîcheur et de simplicité, égayent la robe et lui donnent une note d'élégance vraiment neuve.

RECETTES

Petite Marmite

Ingrédients: 1 livre de boeuf à soupe; ½ queue de boeuf; 3 chopines d'eau; 1 oignon; 1 carotte; 1 navet; 1 tasse de céleri; 1 petit morceau de chou; 3 clous de girofle; poivre et sel.

Préparation: Essuyez bien la viande, coupez en petits morceaux et mettez dans une casserole avec l'eau froide. Laissez jeter un bouillon et écumez. Coupez les légumes en petits morceaux et ajoutez au bouillon, ainsi que les épices, le poivre et le sel. Laissez bouillir trois heures et servez avec du pain grillé.

• • •

Soupe aux oignons

Ingrédients: 1 livre de mouton (près du cou); 1 douzaine de petits oignons; 3 chopines d'eau; ½ cuillerée à thé de sel de céleri; sel et poivre.

Préparation: Coupez le mouton en petits morceaux et faites bouillir dans l'eau avec les oignons jusqu'à ce que la viande soit très tendre Coulez et laissez refroidir afin d'enlever tout le gras. Faites chauffer de nouveau et ajoutez le sel de céleri. La viande se sert avec une sauce brune avec capres.

Croquettes au saumon

Ingrédients: 1 boîte de saumon; 1 cuillerée à soupe de farine; 2 cuillerées à soupe de beurre; 2 oeufs bien battus; 2 tasses de miettes de pain.

Préparation: Défaites en crème la farine et le beurre, placez sur le feu et lorsque cela commence à bouillir, ajoutez vite les oeufs bien battus. Enlevez, ajoutez au saumon, assaisonnez au goût. Formez en croquettes et faites cuire dans la graisse bouillante.

E. R.

LA FEUILLE D'ERABLE ET L'ORPHELINAT DE SAINT-BONIFACE

Samedi prochain le 7 courant, les "Dames Patronesses" de Saint-Boniface, aidées du généreux concours des dames et demoiselles de Winnipeg et de notre ville, offriront en vente des feuilles d'érable et dont les recettes seront versées pour les pauvres orphelines.

Vendredi soir, la veille, aura lieu une assemblée des dames et demoiselles qui désirent contribuer au succès d'une si noble cause.

L'offrande au public d'une simple feuille d'érable, emblème de notre nationalité, pour une modique somme, devrait trouver de nombreux acheteurs. L'on dit que l'argent est rare, mais le coeur ne se laisserait-il pas fléchir à la pensée que l'humble aumône placée entre les mains des dévouées Soeurs, contribuera à jeter un rayon de soleil dans l'existence de ces petites privées des caresses maternelles et des joies d'un foyer.

On entend souvent dire que ces ventes de fleurs, drapeaux et emblèmes se répètent trop souvent. Cela dépend dans quel but ces ventes sont faites. Dans le cas actuel l'oeuvre est insuffisamment subventionnée par notre gouvernement; alors il faut bien tendre la main au passant pour combler le déficit annuel. C'est en outre une oeuvre chrétienne où l'aumône faite à ces pauvres déshéritées est récompensée dès ici-bas.

Donnez — cette petite aumône vous procurera des félicités ineffables, car il n'y a rien comme de semer de la joie pour diminuer les maux de notre vie.

Gertrude.

SABRE ET GOUPILLON...

(La Croix, Paris)

Cela se passe il y a une semaine.

J'ai donné quelques jours de repos à Catu. La précieuse santé n'allait pas... On ratait les oeufs durs et on massacrait les pommes de terre en robe de chambre.

Bref, je l'ai expédiée au grand air, sur une plage déserte, où elle se refera de la pâte cérébrale.

Actuellement, j'en suis donc au régime du bouillon Duval... "de ma tante Duval", comme disent les étudiants.

Et, presque chaque jour, autour de midi et demi et de 8 heures, je m'achemine prosaïquement vers le bouillon de la rue N... Une vieille bonne m'a pris sous sa protection et me conseille pour les menus.

Or, l'autre jour, en tête-à-tête pénible avec un âpre morceau de boeuf honoraire, je vis entrer trois poilus grisailleux, poussiéreux et fatigués. Ils descendaient du chemin de fer et, selon toute apparence, allaient en reprendre un autre. Ils semblèrent d'abord inquiets de la splendeur (?) du restaurant.

Les ors "camelots", les volutes en simili, les petites bonniches en bonnet ultra-blanc... Evidemment, dans ce palein-là, la "cuistance" devait coûter plus cher que dans les tranchées...

Mais ils y étaient!... Tout le monde les regardait!...

Ils eurent comme qui dirait du respect humain.

Une table se trouvait libre à côté de moi, ils s'y assirent laborieusement, en accrochant l'alentour, pendant que s'éroulait sur leurs pieds et sur les miens tout un monceau de paquets, de bidons, de muscettes et de souliers à clous

—Pardon, Monsieur le curé!...

—Excusez, Monsieur le curé!...

—Ça va bien, mes amis, ne vous tourmentez pas!...

Recommandation sans effet!

Les poilus se tourmentent évidemment... A peine assis, leurs trois casques se rejoignent... On se consulte à voix basse: "... **Méfiez-vous! Taisez-vous!**"

Et pourtant j'ai la conviction qu'ils ne s'agit pas de décrets du front: la bonne qui me sert est du même avis. En mettant les serviettes elle vient d'entendre un bout de conversations. Ils n'ont qu'**un franc cinquante à dépenser chacun!**... Et la pauvre fille qui est patriote en semble toute gênée.

—Je m'éclipserai au moment du pourboire!... me dit-elle.

Pour le moment, les poilus piochent le menu. Le plus ancien a pris son crayon et esquisse un devis sur un carnet limoneux... S'agit pas de faire des bêtises!...

J'entends qu'on tombe d'accord sur un "boeuf nature".

Mais on hésite entre trois épinards à 0 fr. 40 et trois flageolets à 0 fr. 40.

—C'est qu'avant d'avoir avalé la première bouchée, observe l'un, il y a déjà trois serviettes à payer!...

—Et les serviettes... à quoi que ça sert!...

—Moi qui, depuis six mois n'ai pas de mouchoir...

—Et puis le pinard? ?

—Le pinard? conclut l'ancien, on s'en passera!... Ca fera le joint!...

Alors je risque un signe à la bonne.

—Voulez-vous m'aider à arranger les choses?

—Je ne demande que ça!...

Voici ce que vous allez faire: Il est 1 heure... Le "boeuf nature" ne vaut plus rien; les meilleurs morceaux sont enlevés. Apportez-leur trois noix de gigot avec des flageolets...

—Pauvres gens!... Ils sont peut-être de Soissons!...

—En tout cas, ils vont se récriminer. Vous leur répondrez que c'est le même prix. Ils vous commanderont un second plat; vous doublerez la portion.

—Et le vin?

—Ça, c'est plus difficile... Que pourrait-on imaginer?

—Je serai censée trouver une bouteille laissée pour compte par un client, et les en faire bénéficier?...

Surtout, qu'ils mangent sans inquiétude!... Vous leur garantissez que la note ne dépassera pas 1 franc 50, c'est le point principal. Le surplus, vous l'ajouterez discrètement sur la mienne...

—Entendu!...

Alors, ce fut très drôle.

La bonne arrive avec trois superbes tranches de gigot. Elle a évidemment raconté la chose à la cuisine.

—Mais c'est du boeuf qu'on vous a demandé?... clament les poilus effrayés.

—Il n'y en a plus!... D'ailleurs, c'est le même prix...

—Le même prix?

—Oui!...

—Trente centimes?... insistent-ils avec méfiance

—Mais oui, Messieurs, trente centimes, fait la bonne avec des yeux d'une transparence cristalline

Et les trois bonnes grosses faces se fendent enfin en un large sourire de béatitude.

Mais à l'apparition d'une vieille bouteille cachetée, l'inquiétude reparait. La bonne leur murmure tout bas des mots rassurants. Ces hommes, qui ont bravé tant de mitraille, ont peur de tout ceci.

—Alors... vrai?... on peut y aller?...

—Je m'épuise à vous le dire!... Il y a des clients qui ont les yeux plus gros que le ventre... si j'ose m'exprimer ainsi.

—Nous, c'est le contraire...

—Mais allez-y!... Vous pouvez commander encore autre chose... trois crèmes renversées... trois gâteaux de riz...

—Et tout ça pour un franc cinquante?...

—Vous avez même droit au café...

—Formidable!...

—Dame... pour les militaires!...

De mon coin, j'assiste à la petite scène.

Evidemment, ils sont déjà vieux, mes poilus! La bonne les gâte!... C'est une bouteille de vieux Médoc qu'elle leur a apportée; les trois gâteaux de riz en font six; les yeux sont brillants, et le ceinturon devient étroit.

Pourtant, il reste toujours une pointe d'inquiétude...

—Moi, dit l'ancien, je ne serai tranquille qu'une fois l'addition payée.

Cette addition, après le café, la bonne finit par l'emporter. Les trois casques se penchent d'un même geste anxieux...?

Elle monte à trois francs cinquante...

Les poilus regardent tour à tour la bonne et l'addition, l'addition et la bonne...

—Eh bien, vous pouvez vous vanter de servir dans une maison à la hauteur... tout ce qu'il y a de plus **maous pépère!**... Rappelle-toi, hier, à Châlons...?

—Ainsi, moi, continue l'autre, je suis de Noirmoutiers... Ce n'est pourtant pas l'avenue de l'Opéra... Eh bien! une treizaine de sardines **sur place**, ça vaut un franc... Et les oeufs, quand il y en a, ça vaut quarante-quatre sous la douzaine!... Vous entendez...? Quarante-quatre sous!...

—Nous sommes comme ça, ici... fait la bonne, modestement.

Alors, d'une poignée revigorée, les trois poilus rehissent sur leurs épaules leurs paquets, bidons, musettes et souliers à clous, et ils s'en vont glorieux, rouges et contents!...

Mais moi, blotti dans mon coin, je suis plus content encore!...

Ce dîner-là entre dans leur histoire de guerre.

Je les entends déjà raconter làbas, au village, la bouche encore humide:

—Un jour, à Paris, dans un Duval tout doré, pour un franc cinquante, nous avons fait un de ces diners!... Et une bonne!...

Et ces trois sabres-là ne se douteront pas que c'est la Croix qu'ils le doivent, ce dîner, à un goupillon, à un pauvre petit goupillon qui, sans les connaître, les a aimés aussitôt dans le Christ et dans la patrie, et a béni l'occasion de leur témoigner un peu de l'immense reconnaissance dont son coeur est plein.

A moins que l'un d'eux... soit lecteur de la **Croix!**...

Et, dans ce cas, je serai plus content encore!...

Pierre l'Ermite.

DRAME DE LA MER

Au nombre des désastres maritimes dont on a conservé le souvenir, aucun n'a causé, au Canada, une plus profonde sensation, ni laissé une trace plus ineffaçable que celle du "City of Boston" de la ligne Inman, car ce désastre inexpliqué et inexplicable plongea dans le deuil toute une ville de nos provinces maritimes.

Il y a quarante ans, l'industrie européenne, non seulement n'avait pas d'agence dans l'Amérique britannique, mais ne nous envoyait même pas de commis voyageurs avec des échantillons. Force était donc à nos négociants de se déplacer pour faire leurs achats. Comme le commerce d'importation était à cette époque presque monopolisé par Halifax, les marchands de gros de l'endroit avaient pris l'habitude de se transporter en Europe, deux fois l'an: le printemps et l'automne. Et pour diminuer le coût du passage tout en faisant la traversée plus agréablement, ils organisaient une sorte d'excursion semi-annuelle et partaient ensemble par le même navire.

C'est ainsi que le 4 mars 1870, le "City of Boston" quitta le port d'Halifax avec 191 riches importateurs, la plupart pères de familles.

Deux semaines, trois semaines s'écoulèrent, et le "City of Boston" n'avait pas encore franchi l'océan, mais tout le monde avait confiance dans la solidité du vaisseau et dans l'habileté de son commandant et l'on crut d'abord à un simple retard occasionné par une de ces tempêtes si fréquentes lors de l'équinoxe du printemps. Après la quatrième semaine, cependant, les familles des voyageurs et le public s'alarmèrent, aussi accueillit-on avec une joie indescriptible la nouvelle que le steamer avait réussi à atterrir à Moville, petit port d'Irlande. Sur réception de la dépêche, à Halifax, les cloches sonnèrent à toute volée, les écoliers reçurent congé et les passants même ne s'abordèrent qu'avec les plus vives manifestations de gaieté. Mais cette joie fut de courte durée, car bientôt un sinistre télégramme annonça que la nouvelle n'était controuvée: le navire entré dans le port de Moville, n'était pas le "City of Boston". Halifax retomba dans une morne douleur, et depuis, pas une épave, pas un débris, rien, absolument rien, n'est venu indiquer quel avait été le sort du malheureux navire.

"Revue Populaire."

INAUGURATION D'UN GRAND ORGUE À SAINT-PIERRE-JOLYS

C'est toujours un charme pour moi de visiter Saint-Pierre-Jolys. L'aspect coquet du village, dont les gracieuses villas sont enchassées dans le vert des grands arbres, les vastes et substantielles maisons d'éducation, regorgeant d'enfants au minois éveillé, la superbe église aux flèches inégales et harmonieuses, tout cet ensemble vous impressionne d'abord favorablement.

Bien plus prenant est le charme, lorsque vous entrez en contact avec les citoyens: un accueil toujours souriant vous met à l'aise dès l'abord, et vous êtes empoigné par une cordialité franche et attirante. Ils n'ont rien à cacher et aiment à faire saisir le développement de leur prospérité civique et religieuse.

C'est que tous ont à coeur le bien de leur petite patrie. La paroisse a commencé comme toutes les paroisses du Manitoba, dans la pauvreté, presque dans la misère, et puis, récompense de l'énergie et de l'endurance, aux mauvais jours ont succédé des temps plus prospères; le commerce, l'industrie, l'agriculture surtout et l'élevage, ont permis une vie plus facile d'abord, et ensuite ont amené l'aisance, presque la fortune. Et à mesure que s'amélioraient les conditions matérielles de la vie, les citoyens s'employaient généreusement au développement de la paroisse. C'est ainsi que deux églises devenues insufisantes et trop peu artistiques, ont fait place à un édifice aux lignes simples, mais harmonieuses, de gracieuses proportions, décoré avec un goût sobre et exquis.

Peu à peu, des ornements que bien des cathédrales pourraient envier, des ors, des bronzes artistiques, ont meublé l'autel, le sanctuaire et la nef. Mais à tout cet ensemble décoratif, il manquait une voix pour porter vers Dieu les adorations et la reconnaissance des heureux habitants.

Car c'est un fait digne de remarque que plus ils dépensaient pour le culte divin, plus la Providence bénissait leurs travaux, leur rendant dix pour un.

Longtemps désiré par le Curé, et plus encore peut-être par les paroissiens, l'orgue arrive à son heure. En l'espace de quelques mois, il fut décidé, souscrit, payé et installé, quoiqu'il coûte plus de $2,000. C'est ainsi que les choses vont à Saint-Pierre. Paroissiens et curé savent vouloir et exécuter.

Voilà pourquoi, le 26 septembre, à l'arrivée du train de Winnipeg, la station de Carey résonnait du ronflement trépidant des autos. Voilà pourquoi, la face radieuse du vénéré monsieur J.-M.-A. Jolys, épanouissait dans l'encadrement de sa barbe patriarcale un large sourire satisfait, en accueillant Monseigneur l'Archevêque de Saint-Boniface, les nombreux confrères et invités laïques accourus à la fête.

A partir de ce moment, les émotions se succèdent rapides et charmantes. C'est l'entrée des automobiles dans le village, délicatement décoré, oriflammes battant au vent, verdure et fleurs poussées par enchantement, et surtout sourire accueillant des habitants ravis; c'est la visite pastorale dans l'église toute pleine, la bienvenue délicate de Monsieur le Curé à Monseigneur l'Archevêque, et la première allocution du Pasteur du diocèse à ses fidèles de Saint-Pierre. Paroles sorties du coeur, qui disent l'assurance du père en ses enfants, et les grands espoirs, malgré la gravité de l'heure; c'est enfin la promenade triomphale à travers le village illuminé.

La nuit est venue en effet, nuit sans lune, nuit noire et ténèbres profondes. Mais la présence du Pontife éclaire les âmes et la clarté qui est dans les coeurs ne peut souffrir des ténèbres extérieures. "La nuit s'illumine comme le jour". Des mains empressées embrasent les maisons et les arbres, piquent des flammes dans le gazon; c'est un ravissement.

L'aube du 27 appelle les fidèles à l'église; et par les très nombreuses communions qu'il distribue à sa messe, Monseigneur peut juger que toutes les manifestations de la veille partent d'un véritable esprit de foi.

Enfin, l'heure attendue est arrivée. Devant une assemblée qui ne laisse aucun vide dans les bancs, Monseigneur procède à la bénédiction de l'orgue, et aussitôt des flots d'hamonie roulent sous les voûtes élancées, s'épandent sur les nefs, charment les oreilles et remuent délicieusement les coeurs. La messe solennelle commence, célébrée par M. l'abbé J. Joubert, ayant pour diacre M. l'abbé L. de G. Bélanger et pour sous-diacre M. l'abbé Rivard. Soutenue par les suaves et puissants accords de l'instrument, la chorale Saint-Grégoire exécute avec une grande perfection les chants de la liturgie sacrée. Monseigneur assiste au trône, entouré des RR. PP. Féré, s.j., er Ducharme, c.s.v.

Après l'évangile, Monseigneur A.-A. Cherrier, P.A., dans un éloquent discours, expose le symbolisme des orgues. Prenant pour texte la parole du Psaume: "Laudate Dominum in organo", "Louez Dieu dans les orgues", il montre la nature entière s'employant à louer, à chanter le Seigneur, traçant un saisissant tableau de toutes les harmonies de la création: harmonies des cieux et de la terre, des montagnes et les océans; harmonies qui éclosent dans le gosier des oiseaux, dans le murmure des forêts agitées par le vent; harmonies encore qui sortent du coeur et de la bouche de l'homme, et s'épanouissent en chants de triomphe et d'allégresse, en gémissements de douleur, en soupirs éplorés, en supplications ardentes. Toutes ces harmonies sont résumées, concentrées en l'orgue, qui les renferme et les reproduit toutes, et pour cette raison a été appelé le roi des instruments, instrument de douceur et de force, qui soutient et élève notre prière et la porte vers le coeur de Dieu."

La messe terminée, Monseigneur confère le sacrement de confirmation à plus de cent enfants de la paroisse, et dans une substantielle et éloquente allocution, enseigne aux nouveaux confirmés et à leurs aînés les devoirs de la vie chrétienne, soutenue par la grâce de l'Esprit.

La sévérité des fonctions liturgiques n'avait pas permis aux artistes, spécialement convoqués, de faire valoir toutes les ressources, de déployer toutes les beautés de l'orgue.

A trois heures, l'église se remplit de nouveau, et pendant plus d'une heure, des artistes appréciés, Mlle L. Lasalle, organiste de Saint-Pierre, Mlle Markinski, de l'Immaculée Conception de Winnipeg et M. O. Fyfe, le virtuose connu, nous tiennent sous le charme, ce pendant que la chorale Saint-Grégoire et le choeur des Enfants de Marie varient la fête des oreilles en exécutant avec une rare perfection les meilleurs morceaux de leur répertoire.

Assistaient à la fête: Mgr A.-A. Cherrier, P.A., les RR. PP. Féré, s.j., recteur du Collège de Saint-Boniface, Paul et Pacome, de la Trappe de Saint-Norbert, Ducharme et Bellerose, c.s.v., Lorieau, f.m.i., MM. les abbés A. Giroux, A. St-Amand, Heynen, Macaire, L. de G. Bélanger, J. Joubert, Rivard et Moreau.

Et maintenant, orgues de Saint-Pierre, chantez les louanges du Seigneur, répandez dans les coeurs la joie et la ferveur aux solennités de la religion, pleurez les deuils des familles, et toujours soyez le symbole de l'harmonie, de tous les coeurs et de toutes les volontés.

Adresse du Rév. J.-M.-A. Jolys à Monseigneur l'Archevêque

Monseigneur,

Bien que je sais que vous n'êtes pas grand amateur de discours et d'adresses et que vous préfériez dire: "Agere non loqui", ce qui d'ailleurs est tout à fait dans mes goûts, je ne puis laisser passer votre première visite chez nous sans vous dire combien nous sommes heureux de vous recevoir.

Tout d'abord je dois vous dire, Monseigneur, que chez nous c'est chez vous. Tout le monde ici a poussé un soupir de soulagement et s'est trouvé à ressentir une impression de joie puissante en vous voyant monter sur le trône archiépiscopal de Saint-Boniface. Nous sommes heureux de vous souhaiter la bienvenue à Saint-Pierre, Monseigneur, parce que nous savons que la visite de l'évêque répand sur la paroisse les vérités comme le soleil y verse ses flots de lumière — par la vérité répandue, le champ des âmes s'émaille de couleurs diverses. Et le champ des âmes est réuni aux mains de l'évêque. Lui qui possède la plénitude du sacerdoce possède toutes les énergies d'où dérive la vie divine; c'est un élément très noble, très riche de ce monde sacré qui crée la miséricorde. Les germes de toutes les floraisons spirituelles sont en lui. Il en sort jusqu'aux extrémités du diocèse toute vitalité, toute force. Qu'il agisse, rien n'est interrompu dans le monde de la foi; la perfection se propage par les sacrements dispensés. Il a le droit de s'enorgueillir de toutes les beautés morales et surnaturelles qui brillent ça et là parce qu'elles brillent dans les âmes qui lui appartiennent; il a le devoir de pleurer partout où il voit la défaillance et le mal. C'est son propre être étendu et dilaté qui souffre.

Comment, Monseigneur, ne vous recevrions-nous pas avec une immense allégresse, puisque vous êtes la tête et le coeur du diocèse. Nous sommes heureux de vous saluer comme père et pasteur, parce que vous venez apporter à nombre de nos enfants le sacrement qui va les faire les soldats de Jésus-Christ. Nous avons tant besoin de cette force que donne l'Esprit Saint, surtout dans ce temps qui est pour nous un temps de lutte acharnée. Sans doute nous ne sommes pas exposés comme dans la lutte gigantesque qui se déroule sur les champs de bataille d'outre-océan à verser notre sang; mais par des attaques que l'on prétend appuyer sur une fausse et injuste légalité en s'en prenant à notre langue; c'est à notre foi que l'on en veut en réalité. Et nous sommes heureux de saluer en vous le chef qui doit mener la défense et que nous suivrons.

Nous sommes heureux de vous recevoir comme évêque et comme chef, Monseigneur, mais notre joie est pénétrée d'une douceur particulière, car vous êtes un enfant de ce pays qui est notre patrie d'adoption. Vous avez grandi au milieu de nous et tout naturellement que nous sommes fiers de vous voir, vous vrai Manitobain, nous sommes fiers de vous voir notre chef.

A Saint-Pierre, Monseigneur, vous trouvez pour vous saluer et s'incliner sous votre main bénissante des enfants vraiment bons. En vous parlant de mes paroissiens, tout naturellement je suis porté à vous en faire des éloges. Depuis trente-sept ans tout à l'heure que je suis curé de Saint-Pierre, j'admire l'esprit de foi et de bonne volonté pour le bien que j'ai toujours trouvé ici. Tout ce que vous voyez ici, Monseigneur, est l'oeuvre de mes paroissiens: nos institutions religieuses, nos écoles, notre belle église, tout est leur oeuvre.

Demain vous bénirez l'orgue qui rehaussera désormais la splendeur de nos cérémonies: cet orgue a été désiré et demandé par les paroissiens, et il est payé, Monseigneur, grâce à la superbe générosit d'un certain nombre et à la bonne volonté de tous. Ses accords harmonieux seront le symbole de la concorde et de l'harmonie qui j'espère règnera toujours chez les paroissiens de Saint-Pierre sous la direction de leur curé et la garde de leur archevêque.

POUR M. BRIERLY

Simples questions

(Le **Devoir**)

M. James S. Brierley insiste fortement dans le **Daily Mail** de ce matin sur la parité d'efforts militaires qui devrait existe entre le Canada français et le Canada anglais.

Le Canada anglais et le Canada français, ce sont des termes plutôt vagues.

Si nous ouvrons l'**Industrial Canada** de juillet, page 195, nous y constatons que, d'après un discours du général Mason, les Anglo-Canadiens avaient, au 31 mars 1916, fourni, sur un total de 295,000 volontaires, un contingent de 85,000, soit 13% de leurs hommes de 18 à 45 ans (recensement de 1911). Or les Anglais, Irlandais et Ecossais nés de l'autre côté et désignés sous l'appellation générale de **British Born**, avaient au même moment fourni 180,000 recrues, soit 60% de leurs hommes de 18 à 45 ans.

Lequel de ces deux groupes M. Brierley prend-il comme représentatif du Canada anglais?

Lequel de ces deux groupes M. Brierley prend-il comme représentatif du Canada anglais?

Et si la disproportion qui existe entre l'enrôlement dans les provinces en majorité anglaise (nous ne voulons même pas discuter, pour le moment, les chiffres produits) et la province de Québec, le scandalise énormément, que pense-t-il de cette disproportion entre **British Born** et **Canadian Born** de langue anglaise? Que compte-t-il faire pour l'annuler, et pour établir entre ces anglophones une parité de sentiments et d'efforts?

Quelle province en majorité anglaise compte-t-il prendre aussi pour type du Canada anglais et de ses sentiments?

Est-ce l'Ontario qui, d'après un rapport du lieutenant-colonel George H. Williams, directeur du recrutement à Toronto, cité dans le même **Industrial Canada** de juillet, page 394, avait encore, au 31 mai 1916, plus de 40,000 hommes à fournir pour atteindre sa part proportionnelle des 500,000? Sont-ce les Provinces Maritimes qui, d'après le même rapport, avaient pareillement à combler un déficit de 33,939? Ou bien, sont-ce les provinces de l'Ouest qui, toujours d'après ce rapport du colonel Williams, avaient déjà, au 31 mai, dépassé de 16,000 leur part des 500,000?

Et comment M. Brierley s'explique-t-il cette différence dans le chiffre de l'enrôlement entre l'Ontario, par exemple, et l'Alberta?

Comment explique-t-il que le district No 1 (nous puisons toujours dans le rapport du colonel Williams), dont les questiers-généraux sont à London, et qui, avec une population totale de 635,912, devrait fournir 44,000 volontaires sur les 500,000 réclamés, n'en ait fourni que 28,213 au 31 mai, alors qu'avec une population inférieure de 261,000 (374,663 contre 635,912) le district No 13 (qui contient l'Alberta et le MacKenzie) en avait déjà fourni 31,157, excédant de 4,157 sa part proportionnelle?

Comment explique-t-il qu'avec une population de 1,235,001 le district No 2 de Toronto (Ontario central) n'ait donné que 75,363 recrues et fut encore, au 31 mai, en face d'un déficit de 10,637 (sur sa part proportionnelle de 500,000), tandis qu'avec une population à peine supérieure (1,250,526, ainsi répartis: 858,046 pour le Manitoba, la Saskatchewan, le Keewatin, Baie du Tonnerre et Rivière à la Pluie; 329,480 pour la Colombie-Anglaise et le Yukon), les districts Nos 10 et 11, Winnipeg et Victoria, accusent un excédent de 12,597 (8,888 plus 3,709)?

M. Brierley notera que cela fait, entre des districts de population sensiblement égale, un écart de plus de 20,000. Que conseille-t-il pour remédier à cette disparité d'efforts?

• • •

... On pourrait poser à M. Brierley d'autres questions. On pourrait lui demander de souligner et d'étudier à fond la différence qui existe entre l'enrôlement dans les diverses classes de la population. D'après ce même **Industrial Canada** de juillet, les hommes d'affaires, les commis et les ouvriers manuels représentaient 85% des volontaires enrôlés au 15 février 1916, tandis que les cultivateurs, y compris les garçons de ferme, ne formaient que 5.4% du total.

Mais nous en avons déjà donné assez, et de sources exclusivement anglaises, pour permettre et à M. Brierley de constater que le problème du recrutement va beaucoup plus loin que la différence de sang.

Il n'aura d'ailleurs qu'à lire, dans **Canadian Nationalism and the War**, la réponse de M. Bourassa à M. Talbot Papineau, pour y trouver, avec beaucoup de choses qui pourront lui être fort utiles, quelques mots, extrêmement simples, qui éclairent les apparentes contradictions de la statistique et lui donnent un sens. C'est que **"le nombre des soldats pour la guerre européenne s'est recruté jusqu'ici dans les diverses provinces du Canada et dans chacun des éléments de la population en raison de l'enracinement au sol et du patriotisme traditionnel qui en résulte."** Et cela aussi fait un utile sujet de méditation.

Omer Héroux.

LA GUERRE DES MINES

Une rencontre sous terre

(Le **Journal**, Paris)

L'idée de pioche vite occupait, en ce moment précis, toute l'âme du sapeur Flament. A sa place, il est bien probable que vous n'eussiez pas pensé autrement. Dès qu'on est au fond de cette galerie haute de quatre-vingts centimètres et large d'autant, on a envie de remonter. Pensez donc, quarante mètre de terre au-dessus de soi! Vous n'imaginez pas quelle impression ça fait!

Au fur et à mesure qu'on descendait dans le puits, de diamètre si étroit qu'un homme obèse n'y pourrait passer, on avait l'impression que les couches de terre pesaient les unes sur les autres. A dix mètres de profondeur, nous étions encore dans la "gaize", une argile dure comme de la pierre; arrivés là, une galerie que nous avons suivie en rampant nous a conduits dans un autre puits. En descendant par son échelle de corde, nous avons traversé la région du "gault", argile noire et humide... La vie grouillant au soleil était déjà loin! Plus bas encore, nous avons franchi la zone des sables verts; puis, maintenant, à quarante mètres, nous voici, — petites choses remuantes perdues dans l'immensité de la matière inerte, — dans le domaine du "porlandien" en plein terrain jurassique. Une vague crainte superstitieuse s'empare des âmes les plus positives. Cette matière que l'on vient ainsi profaner dans son silence éternel, si elle vivait?... Qui sait? De notre présence, des puissances mystérieuses vont peut-être s'irriter. Ces couches d'argile superposées que votre pic attaque, si vous alliez déranger leur équilibre! Un glissement peut se produire et nous entraîner au fond des gouffres terrestres. Sans doute la galerie est coffrée, c'est-à-dire tapissée de solides planches; mais quelle ridicule résistance devant ces grands blocs durs et bruts qui, obstinément, tendent à rejoindre le centre du globe.

Ah! cette force sournoise de la matière qui, constamment, vous guerre, le mineur la sent comme une menace dans sa poitrine, sur son dos, dans ses membres. Est-ce elle ou le manque d'oxygène qui provoque ce malaise dont Flament souffre tant que, malgré sa volonté, il s'arrête de temps à autre pour respirer fort? Derrière lui, Jarelle met dans des sacs la terre arrachée.

"Encore une heure de boulot, vieux, et notre tâche sera finie."

Soudain, le pic de Flament s'enfonce dans un morceau de terre qui cède; un trou noir apparaît à la lueur de la bougie.

"Tiens, une fissure", pense le sapeur, car il a appris que dans le porlandien ou calcaire fissuré on trouve parfois de grandes excavations, qui datent de l'époque des bouleversements géologiques.

Flament a vu. Pas de doute, c'est une galerie ennemie. Sur la paroi en face des traces de coups de pic ont apparu. Quel danger recèle ce trou? Est-il occupé? N'est-il pas à proximité d'un fourneau de mine prêt à sauter?

"Ca ne me dit rien de bon, affirme Jarelle. Allons chercher le lieutenant Monzot."

Le lieutenant est venu. Il a quitté ses chaussures, parce que le bout des souliers en râclant les planches pourrait faire du bruit; il avance à quatre pattes dans la galerie étroite. Ne cherchez pas à le voir; ici c'est la nuit comme vous n'en avez jamais imaginé. A côté de vous, devant, derrière, le noir n'est qu'un bloc. On croit se mouvoir dans une matière molle, la vue est un sens superflu; toute l'énergie se concentre sur la faculté d'écouter, on ferme les yeux pour mieux entendre.

Ah! la terrible obsession du toc, toc du pic ennemi; elle remplit toujours le cerveau du mineur comme un pouls formidable. Il faut la chasser d'un grand coup de volonté, sinon elle vous clouerait net et immobile, silencieux, haletant, à écouter indéfiniment sans jamais être certain si c'est la réalité ou une illusion qui vous affole ainsi. En effet, peut-être le mineur ennemi, absent tout à l'heure, est-il revenu dans sa galerie et a-t-il repris son travail. Mais non... aucun bruit.

Enfin, le lieutenant Monzot arrive à l'extrémité de la galerie; il tâte; oui, voici bien un trou de cinquante centimètres; tout doucement il y passe la tête, il regarde et écoute... Rien que les ténèbres et le silence... La lampe électrique révèle la galerie.

"Allez vite dire qu'on apporte une charge, nous allons poser un camouflet. Je reste ici."

L'ordre a été le réflexe du bon sapeur: une galerie ennemie est-elle découverte, vite on doit y pratiquer une chambre de mine: un mur de sacs à terre en arrière, un cordon de mélinite qui remonte jusqu'en haut du puits, une mise de feu, voilà une galerie ennemie camouflée, c'est-à-dire écroulée.

Mais ce n'est pas une opération rapide; pendant que les soldats remontent chercher la charge, les sacs à terre, le lieutenant reste là, la tête émergeant dans la galerie ennemie; il observe attentivement, très ému. Quelle chance! mais aussi quel risque! Il n'est pas possible que les Boches restent longtemps sans s'apercevoir qu'on a débouché dans leur galerie... Des rondes doivent se faire.

Une heure se passe... Le lieutenant écoute, il regarde aussi, car il se pourrait qu'une lumière apparût. Tiens, qu'est ceci? Des ronds lumineux dansent dans le noir; simple hallucination, il suffit de se frotter les yeux... mais ça recommence... Cette fois-ci c'est bien vrai; là, à dix mètres peut-être, une lumière a passé au bout de la galerie, des formes humaines rampaient. C'est la ronde du sous-officier boche. Il va visiter ce rameau où le lieutenant écoute. En effet, la lumière, qui paraissait s'éloigner dans une galerie transversale, revient. Une discussion.. Vont-ils venir ici? Oui? Non?

C'est oui. Maintenant le lieutenant voit la lumière se diriger vers lui. Bientôt il discerne le visage de l'Allemand rougi par la lueur de la lueur de la lampe, ruisselant de sueur — car il fait chaud là-dedans. Le lieutenant aussi a chaud; il a passé un bras par le trou et il tient son revolver braqué dans la direction de l'ennemi, la crosse appuyée sur la terre. Le Boche s'avance encore; derrière lui suivent deux hommes. Il faut tirer. C'est atroce de tuer un homme comme ça. Voilà dix-huit mois que le lieutenant fait la guerre de mines: on ne le dirait pas, il tremble presque... Sa tête se confond avec la paroi du rameau... Encore cinquante centimètres d'avance et le Boche le verra. Lui aussi a un revolver...

Au-dessus, quarante mètres plus haut, c'était jour calme, pas de grenades, pas de crapouillots. Du fond de la tranchée, les fantassins suivaient des yeux les hirondelles qui évoluaient gracieusement dans le soleil. Pas une n'interrompit sa joie de vivre...

En dessous, le Boche râlait, les deux hommes qui le suivaient fuyaient en trottant comme des rats, et le lieutenant hurlait des ordres:

"Dépêchez-vous d'apporter les sacs de cheddite; il n'y en a que six!... tant pis, c'est assez; allez... bourrez.

Et les sacs d'explosifs, précipitamment, s'engouffraient dans la galerie ennemie, à côté du Boche qui continuait à gémir. Vivement le cordeau fut placé; à la sortie du puits, quarante mètres plus haut, un sous-officier mit le feu, pendant que le lieutenant s'épongeait le front comme s'il sortait d'un mauvais rêve.

Jean des Vignes Rouges.

REMERCIEMENTS

Mme Vve Edouard Guilbault remercie sincèrement les personnes qui ont bien voulu lui témoigner des marques de sympathies à l'occasion de la mort de son mari, M. Edouard Guilbault, soit par offrandes de fleurs, de messes ou en assistant aux funérailles.

Autour de la Ferme



IL Y A PLACE POUR LES NOTRES

Combien facilement l'on peut s'établir au Manitoba

Il n'y a plus de terres au Manitoba. — Si; il y en a et pleinement. Notre Manitoba contient plus de quarante millions d'acres de terrain propre à la culture. A peine quinze millions sont en culture à l'heure actuelle: il reste donc à faire produire **vingt-cinq** millions d'acres de terre. Jamais notre population actuelle n'y parviendra. A peu près un demi million d'habitants, mais près de la bonne moitié, sinon plus, vivant dans les villes. A elle seule, la ville de Winnipeg renferme un quart de million d'habitants. Elle est suffisamment vaste pour un million. Nos cultivateurs détiennent chacun de 160 à 500 et 600 acres; souvent plus. Ces terrains se vendent entre cinq et cent piastres. Et il y a encore à prendre nombre de bons homesteads. L'on trouve facilement à acheter pour 10 à 35 piastres du terrain dans de bonnes et vieilles paroisses comme Saint-Pierre-Jolys, Saint-Jean-Baptiste, Letellier, Saint-Joseph, Sainte-Agathe, Sainte-Anne-des-Chênes, etc.

L'espace ne fait pas défaut au Manitoba et c'est donc facile que de s'y établir. Tenez, voulez-vous des exemples. C'est toujours plus convaincant. Bah! prenons M. Amédée Saurette, autrefois de Saint-Jean-Baptiste de Rouville, et M. Vincent Barnabé, lui de Saint-Germain de Grantham. Ils avaient de grosses familles et peu d'argent. Ils ne vinrent pas au Manitoba pour spéculer, mais pour y travailler et s'y faire un avenir. Et ils travaillèrent, eux et leurs enfants. Ils firent produire et payer leurs premières terres. Puis, ils en achetèrent d'autres à 15, 20, 25 et 35 piastres l'acre. Aujourd'hui, les vieux vivent de leurs rentes et tous les jeunes ont des établissements superbes.

Voilà ce qui s'est fait au Manitoba, s'y fait encore et s'y pourra refaire tant qu'on voudra.

Combien de parents et d'amis de la Province de Québec en peuvent faire autant? Leurs terres sont bonnes, fertiles, toujours productrices, mais ne pouvons-nous pas affirmer que dans un sens ils sont destinés à végéter en leurs fils? Car comment établir leurs fils dans le Québec? Hormis pour un petit nombre, c'est un problème auquel ils ne peuvent donner de solution. L'espace est là-bas trop mesuré, trop compté; les terres colonisables sont limitées, d'un défrichement pénible. Et le résultat? Il est simple, peu difficile à trouver: les fils quittent la campagne pour les Etats-Unis ou pour les villes. C'est déplorable pour ces fils de fermiers et pour la race. A la ville, ils seront nécessairement des esclaves de l'usine. Notre race en souffrira parce qu'elle comprendra moins de ruraux, moins d'habitants.

• • •

S'il en est ainsi, pourquoi ne viennent-ils pas au Manitoba? Mais, notre Manitoba, ils ne le connaissent pas. On ne leur a jamais dit ses ressources, ses promesses, ses facilités d'établissement. Mais on les a dirigés vers la forêt, vers les terrains rocailleux. Naturellement, — qui eut agit autrement, — il ont perdu courage, cessé de trouver une amie dans la terre, pris la route des Ettas-Unis. Tandis que ce cortège des fils de la patrie canadienne, exilés de la misère, s'en allait en terre américaine, gagner péniblement leur pain dans les usines des états industriels de la république voisine, un autre cortège s'acheminait vers nos belles plaines du Manitoba. Ils venaient de tous les points de l'Europe, fatigués du pénible et abrutissant travail des usines, abandonnant des terres maigres et peu productives; ils venaient amenés par l'argent de nos ennemis, — souvent le nôtre, puisque notre gouvernement accorda des primes, — pleins de l'ardent désir de se tailler un domaine dans nos belles plaines, joyeux d'y pouvoir établir leurs enfants et de leur éviter la vie de dur labeur qui fut leur partage en Europe.

Il est beau de vouloir conserver pour l'un des enfants la terre paternelle. Mais je n'hésite pas à dire que c'est une folie, si cela se doit faire en sacrifiant le reste de la famille. Et malheureusement le cas est trop fréquent. Ainsi, j'ai connu dans un bon et beau village de la province de Québec, une famille possédant une terre de $20,000 et ne cherchant aucunement le moyen d'établir ses nombreux garçons. La mère me disait même qu'elle se considérerait grandement coupable si elle consentait à quitter cette vieille terre. Les vieux sont morts........ Ils n'ont établi aucun de leurs fils, pas même sur la terre paternelle. Et aujourd'hui, ces gros et solides gars qui eussent fait d'excellents fermiers, végètent un peu partout. Oh! que j'en ai vu des familles diviser leur bien, laissant la grosse part à celui qui gardait les vieux, les autres partant avec à peu près rien. J'ai eu le bonheur d'attirer au Manitoba un certain nombre de ces pauvres déshérités. Aujourd'hui, les enfants de ces émigrés sont de riches cultivateurs. N'importe lequel d'entre eux pourrait acheter les terres dont hérita l'oncle qui dans le Québec garda les vieux.

* * *

Le courant d'émigration du Québec vers les Etats-Unis s'est ralenti ces dernières années. Le développement industriel du Québec y a fort contribué. Néanmoins la statistique, témoin irrécusable qui ne ment point, nous apprend que 18,000 québecois ont, l'an dernier, émigré aux Etats-Unis. C'est trop, dix-huit mille fois trop.

Les familles du Québec sont fortes et nombreuses. C'est à l'honneur de notre race. Mais il faut aussi que ce soit à son profit. Il ne faut pas que ces fils soient perdus pour la patrie canadienne-française. Et puisque dans le Québec les chances de s'établir sont telles qu'elles poussent ces jeunes gens vers les Etats-Unis, disons-leur ce que sont nos plaines, les avantages qu'elles leur offrent, le succès qu'y ont obtenu et qu'y obtiennent ceux des nôtres qui s'y sont établis.

Ce sera de l'excellent patriotisme, parce que pratique et fécond. Ne l'oublions pas, c'est dans l'Ouest que se décidera le sort de notre race.

N.-C. JUTRAS, Ptre.

TROP FORT POUR SA VACHE

(L'Action Catholique)

—Qué, vache, qué!... Pauvre vache! C'est tout de même un rude métier que d'être vache-à-lait, dans ces conditions là!...

La triste bête, comme avertie de notre commisération, se mit à traîner, cahin-caha, son pauvre squelette vers nous... Le vent d'automne mettait dans cette ruine un frisson qui augmentait encore notre sympathie.

Le fermier, accroupi sous la vache voisine, nous épiait au grand détriment de son pantalon qui recevait des jets de lait que la dis traction du trayeur faisait changer d'adresse, pendant que nous, nous examinions les caractères laitiers de la malheureuse bête.

—Croiriez-vous que Bichette fut déjà la meilleure vache de son troupeau! Regardez-y la mine maintenant! Elle est toute démantibulée, elle a l'air bien bête.... et ces mots durs dissimulaient mal une tristesse profonde.

—Alors, vous l'avez épuisée cette misérable vache. Vous avez dû être injuste à son égard.

—Moi, injuste! fit-il en se frappant la poitrine de façon redoublée avec son index, non, ce n'est pas vrai; j'ai traité cette vache-la comme les autres. Vous pouvez demander à ma femme... "Hein, Justine, c'est-y pas vrai?"

La vache elle-même semblait s'intéresser au débat, comme si elle fut consciente du traitement au foin et aux plantes racines qui pouvaient en résulter.

—Pour être juste, mon ami, vous auriez dû donner à cette vache plus qu'aux autres. Le lait ne se fait pas avec rien, et la ration doit toujours être en proportion de la production.

—J'aurais peut-être pu donner le "tapon" de foin plus gros, répliqua-t-il en voulant être ironique.

—Et même un peu de son, de pain de lin, de navets, de betteraves, etc. Voilà une pauvre bête qui doit entretenir sa vie, qui de plus porte un veau et donne du lait en soutenant ainsi sa descendance et la nôtre, et elle ne recevra que deux ou trois bottes de paille par jour en retour de ses nombreux services!... Dites-moi, est-ce équitable cette façon d'agir? "La paille c'est un aliment qui convient mieux en dessous qu'en dedans des vaches", comme disait un de mes amis.

—Vous ne dites pas!

—Quand pour répondre à ses multiples fonctions, votre vache manque d'un élément et que la ration est trop pauvre pour le lui fournir, c'est alors sa propre constitution qui entre en jeu et qui se dépense jusqu'à ce que l'épuisement ou la mort advienne. C'est trop fort pour votre vache, je vous le dis.

—Et le remède?

—Une meilleure alimentation, une meilleure culture, des fourrages verts et des plantes sarclées, etc...

—Et ce ne sera pas trop fort pour sa vache?

——Cette fois, non.

—Bonjour, fit-il en souriant et en caressant sa bête décharnée.

Georges.

L'IMPORTATION DU BEURRE

(Le Progrès du Saguenay)

On lit dans l' "Agricultural Gazette" publiée par le Ministère de l'Agriculture d'Ottawa que la Nouvelle-Zélande ne nous a envoyé que 213 tonnes de beurre durant l'année finissant le 30 juin dernier, contre 1,385 tonnes dudernier, contre 13,85 tonnes durant l'année précédente. Et la Gazette ajoute que le temps est arrivé où le Canada se suffira à lui-même. En 1913, nous avions importé de la Nouvelle-Zélande 3,567 tonnes de beurre.

Il est à craindre que bien que la production augmente au point de suffire à la demande locale, cette demande ne soit pas satisfaite à plus cher cette année qu'il ne l'a jamais été. Il n'y a donc rien à craindre pour nous cultivateurs, sous ce rapport.

Quant au pauvre consommateur c'est différent. Nous le plaignons mais nous n'y pouvons rien malheureusement. Tout de même ça doit être dur pour lui de payer le beurre 45 sous la livre à ce temps de l'année. Réjouissons-nous d'être cultivateurs et tâchons de profiter de l'aubaine.

Le Cultivateur.

POUR LES CULTIVATEURS

Allocations du gouvernement fédéral aux provinces, pour l'encouragement de l'agriculture.

(Le Progrès du Saguenay)

Cette année le gouvernement fédéral donne aux provinces les sommes suivantes pour le développement de l'agriculture:

Ile du Prince-Edouard	$ 30,443.75
Nouvelle-Ecosse	74,859.28
Nouveau-Brunswick	59,209.60
Québec	243,212.23
Ontario	301,158.45
Manitoba	70,767.21
Saskatchewan	74,869.76
Alberta	61,747.22
Colombie-Britannique	63,732.50
Ecoles vétérinaires	20,000.00
	$1,000,000.00

dont $100,000 pour l'enseignement de l'agriculture dans les écoles de campagne et les écoles normales. Il va sans dire que cette somme est en sus de ce que les provinces ont déjà voté pour l'agriculture. Si ces argents sont dépensés judicieusement il devra en résulter beaucoup de bien.

Le cultivateur.

PETITES NOUVELLES

Du Grenadia:

On sait... on ne le sait que trop... que les permissions sont suspendues et que les hostilités ont redoublé d'activité. On a cru un moment qu'il y avait erreur et que c'étaient les hostilités qui étaient suspendues et les permissions doublées. Il n'en est rien.

Cote du Grain

MARDI SOIR, LE 30 OCTOBRE

BLE.	Déchargé	Inspecté	"Tough"	Rejeté	"Smutty"
No. 1 Nord	169½		162¼	161¼	161¼
" 2 Nord	166		159¼	158¼	158¼
" 3 Nord	161¼		154¼	151¼	151¼
" 4 Nord	Spe. 154¼ Reg. 150¼		144¼		
" 5 Nord	Spe. 148¼ Reg. 144¼		138¼		
" 6 Nord	Spe. 135¼ Reg. 131¼		125¼		
Fourrage	108¼		97¼		
AVOINE					
2 C. W.	54	53¾	52¼		
3 C. W.	53¼	52¾	51¾		
Extra 1 four.	53¼	52¾	51¾		
No. 1 fourrage	53	52½	50¾		
No. 2 fourrage	52¾	52½	49¾		
Rejeté	51¾				
ORGE					
No. 3 CW	92½		87½		
No. 4 CW	87½		82½		
Rejeté	78½		73½		
Fourrage	78½		73½		
LIN					
1 N. W. C.	225				
2 C. W.	222				
3 C. W.	197				
Rejeté	197				

DECHARGE veut dire "déchargé" à l'élévateur terminus à Fort William et Port Arthur.

INSPECTE veut dire "inspecté" par les inspecteurs du gouvernement à Winnipeg.

La cote pour le grain "tough", "rejeté", "smutty" est pour ce grain déchargé.

Cote a la Fermeture

	Blé	Avoine	Lin	Orge
Octobre	167¼	53¾	225	92¾
Novembre	165		224½	
Décembre	160⅜	52⅛	223½	
Mai	161	54½		

Cote fournie par la N. Bawlf Grain Co. Ltd.

BETAIL

Mardi, le 3 octobre

Taureaux de poids

1,200 livres et plus—
De choix ....$6.60 à $6.75
Bon ....$6.00 à $6.50
Moyen ....$5.50 à $5.75

Taureaux de boucherie

De 1,000 livres à 1,200 livres—
De choix ....$6.50 à $6.75
Bon ....$5.75 à $6.00
Moyen ....$5.25 à $5.50
Ordinaire ....$5.00 à $5.25

De 700 à 1,000 livres—
De choix ....$6.40 à $6.65
Bon ....$6.00 à $6.25
Moyen ....$5.50 à $6.00
Ordinaire ....$4.75 à $5.25

Taures de boucherie

De 700 à 1,000 livres—
Choix ....$5.50 à $5.85
Bon ....$4.75 à $5.00
Moyen ....$5.00 à $5.25
Ordinaire ....$4.60 à $5.00

Vaches de boucherie

1,100 livres et plus—
Choix ....$5.00 à $5.85
Bon ....$5.50 à $5.85
Moyen ....$4.50 à $4.75
Ordinaire ....$3.75 à $4.25

De 800 à 1,000 livres—
De choix ....$5.00 à $5.25
Bon ....$4.25 à $4.50
Moyen ....$4.00 à $4.25
Ordinaire ....$3.25 à $3.75

Boeufs (Bulls)

De choix ....$5.35 à $5.65
Moyen ....$4.75 à $5.25
Bologne ....$4.00 à $4.25
"Cutters" ....$3.25 à $3.75
"Canners" ....$2.50 à $3.00

Boeufs (Oxen)

Bon ....$6.00 à $6.25
Moyen ....$5.50 à $5.75
Ordinaire ....$3.75 à $4.85

Veaux

De choix ....$7.25 à $7.75
Bon ....$6.75 à $7.00

"Feeders"

De choix, de 950 à 1,100 liv.
Prix ....$5.75 à $6.10
Bon. De 800 à 950 livres.
Prix ....$5.50 à $5.75

"Stockers"

De 450 à 800 livres—
De choix (breedy steers)
Prix ....$5.65 à $6.00
Moyen (taureaux) ..$5.25 à $5.50
Ordinaire (taureaux)
Prix ....$4.90 à $5.25
De choix (breedy heifers)
Prix ....$5.50 à $5.75
Moyen (taures) ....$5.25 à $5.50
Ordinaire (taures) ..$4.75 à $5.00

Porcs

De choix ....$10.25 à $10.50
Lourds ....$8.75 à $9.00
Légers ....$9.75 à $10.00
"Stags" ....$5.75 à $6.00
Truies ....$7.75 à $8.00

Moutons

Agneaux de l'année (choix)
Prix ....$9.00 à $9.25
Agneaux de l'année (ordinaire).
Prix ....$7.00 à $8.00
Lourds ....$7.75 à $8.00
Légers ....$7.75 à $8.25

LES PRODUITS

Mardi soir, 3 octobre

Beurre

Crèmerie, briquette fraîche.
Prix .... .36 ..
De ferme .... .28 .28

Oeufs

No 1 frais. La doz. .... .30 ..

Patates

Manitoba, 10 livres .... .75 .80
C-B. Au char. le bois .. .80 ...
Manitoba. Le boisseau.. .65 ..

Farine

Five Roses (Lake of the Woods)
Sac de 98 livres $4.40
Purity. (Western Canada).
Le baril $8.80
Royal Household (Ogilvie).
Le sac $4.40

Volailles vivantes

Poule No 1 du printemps ..$ .18
Poules No 1 .... .14
Vieux coqs .... .10
Canards No 1 .... .15
Cannetons No 1 .... .17
Oies No 1 .... .15

-:- LA PENSÉE DU PAPE -:-

Rome, août.

Pour des centaines de millions d'âmes, et particulièrement pour des millions de Français, le Pape est le premier ministre de Dieu Pour tout le monde il est le dépositaire d'une autorité morale si haute qu'elle a été prépondérante dans le cours des siècles.

Les catholiques français et les catholiques belges, convaincus de la justice de leur cause, ont souhaité plus d'une fois de voir définir clairement la pensée du Pape sur cette guerre et sa façon d'y comprendre son rôle, pensée et attitude sur lesquelles on a porté des jugements contradictoires.

De passage à Rome, je me suis trouvé en mesure de dissiper des obscurités qui préoccupent beaucoup de consciences. Je me suis donné des limites sévères. Je n'ai voulu être qu'un informateur scrupuleux. Je me bornerai à rapporter, fidèlement traduite, la pensée du Pape, exposée par S. E. le cardinal Gaspari, son premier ministre, car telle est exactement la situation du cardinal secrétaire d'Etat.

Simple, vigoureux, le visage volontiers souriant sous un front large, fait pour emmagasiner solidement des idées claires, le secrétaire d'Etat, qui parle le français le plus nuancé, m'a reçu sans aucune morgue cardinalice, sans aucune pompe affectée, dans les spacieux et silencieux appartements tendus de soie rouge qui lui sont réservés au Vatican.

Je vais transcrire simplement et sans artifices de style, par demandes et par réponses, les déclarations textuelles que j'ai reçues. Je rédigerai sèchement ce procès-verbal de notre entretien. Chacun jugera selon sa conscience.

Le cardinal, dès qu'il m'aperçoit, m'accueille par un sourire et débute ainsi:

—Vous savez que le Saint-Père, après certaines interviews de fâcheuse mémoire, a pris la résolution de ne plus recevoir de journalistes pendant la guerre. Moi aussi, j'avais pris le même engagement, mais la loyauté du **Journal** me rassure et je suis certain qu'il enregistrera fidèlement mes paroles.

—Je crois que Votre Eminence a longtemps habité la France. Par conséquent, elle a pu la connaître et former son jugement sur elle.

Eloge du clergé français

—J'avais trente ans quand les évêques fondateurs de l'Institut catholique de Paris m'offrirent la chaire de droit canonique et de droit public de l'Eglise. J'ai quitté Paris à l'âge de quarante-huit ans, quand Léon XIII m'envoya, comme délégué apostolique, au Pérou, en Bolivie et à l'Equateur. C'est vous dire, monsieur, que j'ai donné à la France le meilleur de ma vie. Pendant ces longues années qui, hélas, passèrent si vite, j'ai appris, en effet, à connaître et à aimer la France. En particulier, j'ai appris à connaître et à estimer le clergé français, depuis le saint cardinal Richard, qui m'honorait de sa paternelle bienveillance, jusqu'à ces curés de campagne qui savent joindre tant de bon sens pratique aux plus solides vertus sacerdotales. Dans cette horrible guerre, vous n'avez pas eu, je suppose, à vous plaindre de votre clergé.

"La conduite du clergé a dû faire tomber bien des préjugés. Le vieux cri de guerre religieuse: **le cléricalisme, voilà l'ennemi!** me semble être aujourd'hui d'une absurdité qui saute aux yeux. Et, certainement, Gambetta ne le prononcerait plus. Encore une fois, le patriotisme des prêtres français a reçu, comme on dit, le baptême du feu et personne, désormais, n'a plus le droit d'en douter. Cela pourrait bien avoir des conséquences pour l'avenir de votre beau pays.

—Puis-je demander à Votre Eminence si, parmi ces conséquences, elle entrevoit comme possible une reprise des relations diplomatiques entre la France et le Saint-Siège?

Les relations diplomatiques

—Vous touchez au point délicat. Je vous dirai en toute simplicité que, pour moi qui aimais la France, le jour de la rupture fut un des plus pénibles de ma vie. Vous me demandez si je crois possible une reprise? Mais certainement! De notre côté, nous en serions enchantés. Tout dépendra du gouvernement français. La voudra-t-il? Je n'en sais rien. La paix rétablie, tous les peuples belligérants auront un impétueux besoin de repos, de tranquillité, qui fera taire, au moins pour un certain nombre d'années, bien des querelles intestines. En particulier la France, ayant admiré dans cette guerre la belle conduite de son clergé régulier et séculier, ne voudra plus, je pense, de persécution religieuse. Par exemple, est-ce qu'après la guerre on chassera de nouveau du territoire français les religieux qui sont rentrés en France pour répondre à l'appel de la Patrie en danger? Je ne le crois pas. Aucun gouvernement français ne fera cela, et la France, telle que je la connais, la France si chevaleresque, ne le permettrait pas. Or, chez vous, l'apaisement religieux ne sera jamais complet sans le reprise des relations diplomatiques avec le Saint-Siège. Bien plus, après la guerre, les points de contact entre le pouvoir civil en France et l'autorité ecclésiastique, non seulement ne disparaîtront pas, mais iront plutôt en se multipliant; et un gouvernement vraiment soucieux des intérêts de la République française ne voudra pas les sacrifier à un anticléricalisme passé de mode. Voilà, je crois, quelques motifs qui permettent aux catholiques d'espérer.

Le Saint-Siège impartial

—Je vous remercie, Eminence, de tout ce que vous venez de me dire. Pouvez-vous ajouter quelques mots sur la pensée du Saint-Père relativement à la guerre? Vous savez que...

—Je sais que, là-dessus, nos ennemis font circuler en France bien des sottises. Et, pourtant, la pensée du Pape est très simple et très claire. Tout d'abord, il désire, il appelle de tous ses voeux le rétablissement de la paix, paix juste et durable, par conséquent sans oppression des peuples et en tenant compte de leurs aspirations, si elles sont reconnues justes et réalisables. Autrement, nous n'aurions pas la paix, ou, tout au moins, elle ne serait pas durable. En attendant cette paix, le Saint-Siège garde, quoi qu'on dise, une impartialité absolue entre les belligérants — pourrait-il en être autrement? — avec une bienveillance particulière envers les nations catholiques, précisément parce que catholiques, qui ont le plus souffert: la France, la Pologne et cette Belgique, d'autant plus près du coeur du Saint-Père qu'elle fut plus éprouvée. Impartialité absolue, mais pas inactive, car le Saint-Siège, sans regarder à la fatigue ni à la dépense, sans distinction même de race ou de religion, a tout fait pour atténuer en quelque mesure les souffrances de cette horrible lutte; et, grâce à Dieu, le résultat est satisfaisant. Je vous prie de croire, monsieur, que la secrétairerie d'Etat, surtout en ce moment, sous l'impulsion vigoureuse de Sa Sainteté, n'est pas une sinécure. Rien que pour tenir l'immense correspondance que nécessitent la recherche des prisonniers et des disparus et les renseignements à donner aux familles, nous avons dû mobiliser moines et bonnes soeurs. Certainement, vous connaissez les principales de nos initiatives d'ordre général couronnées de succès comme celles qui aboutirent à l'échange des grands blessés, à l'hospitalisation en Suisse des malades et des petits blessés et maintenant à l'hospitalisation des pères de famille détenus civils, etc.; je ne parle pas d'autres projets soit d'ordre général, soit d'ordre particulier qui attendent encore une solution, mais que nous espérons bien faire réussir. Voilà, en peu de mots, la pensée et l'oeuvre du Pape dans les moments tragiques que nous traversons. Les faits sont notoires et le Saint-Père s'est expliqué dans les documents les plus solennels. Je ne crois pas me tromper en disant que tous les hommes raisonnables approuvent notre conduite. Les passions belliqueuses apaisées, nous attendrons, tranquilles, le verdict de l'Histoire.

—Que Votre Eminence veuille bien me permettre un mot. Certainement le Saint-Siège, pouvoir international de sa nature, ne pouvait pas se jeter dans la mêlée. Personne ne le prétend. Mais, de la plus haute autorité morale qui soit au monde, on attendait une parole condamnant certains procédés employés dans cette guerre.

Au-dessus de la bataille

—C'est le reproche qu'on nous fait, répété tout dernièrement par des grands journaux avec une légèreté inconcevable. Le Saint-Siège a condamné les violations du droit; il a, par l'Allocution consistoriale du 22 janvier 1915, et en d'autres circonstances solennelles, rappelé les belligérants à l'observance des lois de la guerre. Devait-il, pouvait-il aller jusqu'à des condamnations nominales sur des cas particuliers? Je ne vous étonnerai pas en disant que les accusations s'entre-croisent, venant de tous côtés. Le Saint-Siège impartial, s'il voulait s'ériger en juge des coups, devrait suivre pour tous la même règle. Or, un juge tant soit peu sérieux, avant de prononcer sa sentence, doit faire une enquête, doit entendre au moins l'accusé, d'après le principe élémentaire du droit. **Audiatur et altera pars.** A plus forte raison cela s'imposerait dans des débats comme ceux-ci, à cause de la très haute autorité du juge, de la gravité de l'affaire, de la surexcitation des passions, de la complexité des circonstances. Or, est-ce pratiquement possible? Même si nous, les enquêteurs, pouvions arriver jusqu'à la partie accusée, celle-ci, probablement, nous éconduirait plus ou moins poliment, ou bien nierait le fait, ou bien donnerait des explications que nous ne pourrions pas contrôler. Ceci en thèse générale. Il me serait très facile de confirmer ce raisonnement par des exemples et de l'appliquer à des cas particuliers. Ce que nous tenir en dehors et au-dessus de la bataille, ce qui nous permet de faire du bien à tous et même d'amener tout doucement, et sans faire de bruit, les belligérants à renoncer en tout ou en partie à tel ou tel procédé. Nous ne réussissons pas toujours, mais nous réussissons quelquefois et, ce peu que nous gagnons, c'est autant de mal de moins sur terre. Je lis dans vos yeux. En ce moment vous pensez aux déportations du Nord français. Oui, nous nous sommes occupés de celles-là aussi, mais je vous prie de ne pas insiter là-dessus, car je ne pourrais pas vous répondre. Il m'est seulement permis de vous dire que nous nous en occupons encore.

En m'indiquant d'un geste la fin de l'entretien, le cardinal ajoute:

—Ce que vous pouvez encore dire aux catholiques français, c'est que, dans ses prières, le Saint-Père ne les oublie pas, qu'il leur garde sa dilection et qu'il se souvient toujours que la France, dans sa longue et glorieuse histoire, a mérité le beau titre de fille aînée de l'Eglise. Je suis sûr, malgré certaines apparences, qu'elle s'en souvient elle aussi.

Edouard Helsey.

Une nouvelle parole du Saint-Siège

(Le **Devoir**)

Le **Devoir** a reproduit, samedi, le texte de l'interview de Son Eminence le cardinal Gasparri, secrétaire d'Etat, au **Journal,** de Paris. Nous avons appris à nous méfier des expressions d'opinion attribuées aux autorités du Vatican. Tout récemment encore, une dépêche de Rome affirmait que Sa Sainteté avait ordonné des prières pour le triomphe des Alliés. LL. EE. les cardinaux Gibbons, Farley et O'Connell, réunis à New-York pour la **Semaine catholique** opposèrent aussitôt un démenti formel à ce racontar tendancieux. Est-ce cette dernière fausseté qui a décidé le cardinal secrétaire d'Etat à rompre le silence si rigoureusement observé au Vatican depuis plusieurs mois? C'est possible. En tout cas, cette interview paraît porter le caractère de l'authenticité. Le **Journal** déclare qu'il se borne à reproduire le "**texte exact et formellement approuvé**" des paroles de Son Eminence. Il est difficile de croire qu'une feuille importante eût couvert une supercherie, ou même un récit arrangé, d'une attestation aussi précise. Mais ce qui donne à cette pièce son principal cachet de véracité, c'est qu'en tout ce qui touche à l'attitude du Saint-Siège, à l'égard des belligérants, elle est en parfait accord avec les déclarations antérieures et officielles du Souverain Pontife.

L'interview porte sur deux questions distinctes: les relations du Saint-Siège et du gouvernement de la République française; l'attitude du Pape sur la guerre.

L'une des premières questions posées par l'interviewiste touchait au rétablissement possible des relations entre la France et le Saint-Siège.

• • •

"Vous touchez au point délicat", a répliqué Son Eminence. "Vous me demandez si je crois "possible une reprise? Mais cer"tainement! De notre côté nous en "serions enchantés. Tout dépen"dra du gouvernement français. "Le voudra-t-il? **Je n'en sais "rien.**" (1)

Son Eminence a exprimé l'espoir que la situation religieuse en France sera considérablement modifiée, après la guerre. "La Fran"ce, ayant admiré dans cette "guerre la belle conduite de son "clergé régulier et séculier, ne "voudra plus, je pense, de persé"cution religieuse. Par exemple, "est-ce qu'après la guerre on "chassera de nouveau du territoi"re français les religieux qui sont "rentrés en France pour répondre à l'appel de la patrie en dan"ger? **Je ne le crois pas.**"

Tous les vrais amis de la France font le même voeu. Mais les "vrais amis" de la France, ce ne sont pas les gens qui méprisaient la France, il n'y a pas longtemps encore, et qui l'acclament aujourd'hui parce qu'elle sert de prétexte utile aux agents de l'impérialisme anglo-saxon au Canada; ce ne sont pas davantage ceux qui n'ont jamais admiré que la France antiléricale — tel le général sir Sam Hughes, déclarant en plein parlement qu'on ne devrait pas laisser venir au Canada les religieux chassé de France parce ligieux cahssés de France parce même "**for breeding purposes**". Les vrais amis de la France désirent ardemment, ont toujours désiré, une France forte et saine, c'est-à-dire une France chrétienne. Qu'il y ait en France une foule d'excellents chrétiens, c'est ce que personne, après une observation attentive, ne saurait contester. Que ce qu'il y a de bon en France soit du meilleur, c'est également incontestable. Dix justes auraient pu sauver Sodome. Or la France, ni même Paris, n'est Sodome; et il s'y trouve beaucoup plus que dix justes.

Mais en dehors des motifs d'ordre surnaturel, la France ne reprendra sa place dans le monde, et surtout ne la gardera, que si elle redevient une **nation** catholique, — si sa vie nationale et son action politique, extérieure et intérieure, reprennent et prolongent le cours de sa tradition catholique.

Tout ce que la France peut trouver d'appuis occasionnels et intéressés chez les peuples non catholiques qui se servent d'elle pour se couvrir, ne lui vaudront jamais, pour l'exercice continu de sa puissance et le maintien de son prestige moral, ce qu'elle a perdu par l'abandon de son rôle de première nation catholique.

La reprise de ce rôle traditionnel devra se manifester sous trois formes principales: l'abandon du [...] tion de la famille chrétienne; la cessation des mesures vexatoires appliquées à ces admirables congrégations d'hommes et de femmes qui ont plus fait que toute autre catégorie de Français pour accroître le patrimoine moral et intellectuel de la France et étendre son action dans le monde; enfin, la reprise avec le Saint-Siège de relations dignes d'une nation catholique.

Le premier point n'a pas été abordé par le cardinal Gasparri; sur le second, il a exprimé, on l'a vu, un ferme espoir; sur le troisième, il a été beaucoup plus réticent. Aucune parole officielle du gouvernement de la République n'est encore venue, en effet, fortifier les espérances, les désirs même, que les catholiques n'ont cessé de formuler à ce sujet, depuis le début de la guerre.

• • •

Nous sommes de ceux qui croient que les catholiques seront infiniment plus forts, en France, qu'ils ne l'étaient avant la guerre. S'ils parviennent à s'unir, ils seront en bien meilleure posture pour résister aux nouveaux assauts, qui s'annoncent déjà, de l'anticléricalisme et de la franc-maçonnerie. Mais on peut être assuré que ce n'est ni d'Angleterre ni de Russie que leur viendront les secours et l'encouragement.

En Angleterre, la politique anticléricale de la République a trouvé un appui constant dans tous les partis. Un ancien ministre des Affaires étrangères de France, M. Emile Flourens, a même soutenu dans un livre quasi-prophétique, que cette politique était l'un des facteurs essentiels de l'entente cordiale — comme elle avait servi de base au rapprochement de Gambetta et de Bismark, dans les coulisses de l'opportunisme.

"L'Angleterre", écrivait M. Flourent en 1906, "nourrit contre "le catholicisme, qu'elle appelle "le papisme, une haine inextingui"ble; elle prétend lui enlever son "caractère de religion universelle "et la suprématie spirituelle qu'il "revendique sur la chrétienté. "C'est un point trop souvent né"gligé et qui est, pourtant, d'une "importance capitale, si l'on veut "comprendre la marche de la po"litique anglaise à travers les vi"cissitudes de l'histoire moder"ne."

Après avoir rappelé que jusqu'aux jours du ministère Combes, la France avait protégé les missions catholiques, "avant-garde de l'expansion française", il ajoutait:

"L'Angleterre, de son côté, "avait accaparé, à son profit ex"clusif le prosélytisme ardent des "missionnaires protestants sur "toute la surface du globe. Elle "en avait fait les pionniers har"dis, entreprenants et dévoués du "développement de son Empire, "les instruments habiles de sa pé"nétration commerciale jusque "dans les régions les plus recu"lées."

Ces "fidèles fourriers, ... armés de leurs bibles et de leurs balles de "coton", se heurtaient partout aux missions catholiques, soutenues par la France.

"Il est de toute nécessité, pour "le triomphe des destinées britan"niques, que les missions catholi"ques disparaissent. Pour attein"dre ce résultat, il n'y a que deux "voies à suivre: ou il faut que la "France cesse d'exister, ou il faut "que la France cesse d'être ca"tholique. **Depuis que nos voisins "ont décidé de faire de nous leurs "alliés contre l'Allemagne, c'est "à cette dernière solution qu'ils se "sont arrêtés.**"

Il indiquait ensuite les moyens d'action utilisés par l'Angleterre pour atteindre à ses fins. Au premier rang, il plaçait les influences maçonniques. Après avoir imposé à la France l'expulsion des ordres religieux et l'abandon du protectorat des missions étrangères, l'Angleterre, aidée de l'Italie, a entraîné la France à rompre officiellement avec le Saint-Siège.

"Ce n'étaient donc pas les inté"rêts de la France, conclut-il, qui "poussaient notre gouvernement "quand, sans vouloir rien voir, ni "rien entendre, il poursuivait, à "tout prix, une rupture brutale, "complète et absolue avec le Va"tican: c'étaient les intérêts de "l'Angleterre et de l'Italie qu'il "servait." (2)

Notez que l'homme qui a posé cette thèse a eu accès à toute la correspondance du ministère, des Affaires étrangères; il a pénétré dans les arcanes de la diplomatie européenne.

• • •

Les gens à courte vue objecteront peut-être la liberté dont les [...] glaise, l'asile que l'Angleterre a offert aux congrégations expulsées de France. La réponse est facile. Ce que l'Angleterre a voulu détruire, c'est l'union de l'Eglise et de la France, c'est l'appui que la France donnait à l'expansion du catholicisme, et la force morale et politique qu'elle en retirait Mais, "à la fois idéaliste et pratique", comme dit encore fort justement M. Flourens, l'Angleterre, après avoir réussi à rompre la féconde alliance de l'Eglise et de la France, a trouvé bon d'utiliser à son profit les débris des ruines qu'elle a amoncelées. En accordant la liberté civile et le confort matériel aux membres des congrégations françaises qui ont cherché refuge dans ses domaines, elle a fait d'eux et d'un grand nombre de catholiques peu clairvoyants ses panégyristes et ses auxiliaires. Avec les moëllons arrachés aux murailles des deux puissances qu'elle a poursuivies de ses haines séculaires, l'Eglise et la France, elle a fortifié ses remparts.

Dans notre propre pays, n'avons-nous pas été les témoins et les victimes du succès de cette politique? Des évêques irlandais, et même des religieux français, ne se sont-ils pas constitués agents d'anglicisation, par reconnaissance pour les "bienfaits" de l'Angleterre? Toute une école officiellement catholique ne s'applique-t-elle pas avec ardeur à servir les intérêts anglais? Et pourtant, l'Angleterre et son Empire, la civilisation anglo-saxonne, sa pensée maîtresse, son action mondiale, constituent, dans l'ensemble, la plus formidable coalition de forces anticatholiques qui existe. Et ces forces sont d'autant plus redoutables que, loin de s'attaquer à la liberté et aux satisfactions matérielles des personnes, elles les flattent afin de mieux aveugler les consciences et énerver les énergies. Si les catholiques du Canada, si sûrs de leur orthodoxie, ont si bien fait le jeu de l'Angleterre protestante, est-il étonnant que les anticléricaux français s'y soient prêtés, et que les catholiques de France n'y aient vu que du feu?

Non, assurément, si la France officielle rentre dans la tradition catholique, ce ne sera pas l'alliance anglaise qui l'y poussera, ni l'alliance russe. La façon dont les armées du Tsar ont pratiqué, en Galicie, "l'affranchissement des peuples" et le respect de la "liberté des consciences" nous éclairent suffisamment sur ce que les catholiques peuvent attendre de l'influence moscovite.

• • •

Cet aspect de la situation européenne suffit à expliquer l'attitude d'anxieuse neutralité que le Saint-Siège n'a cessé d'observer depuis le début de la guerre, en dépit de toutes les tentatives insidieuses pour l'entraîner d'un côté ou de l'autre. Nul esprit raisonnable, à plus forte raison, nul catholique, à moins d'être aveuglé par une passion facile à expliquer chez les catholiques des pays plongés dans la fournaise mais injustifiable ici, ne saurait prédire de quel côté les intérêts catholiques seront le mieux défendus.

Sur ce point, Son Eminence le cardinal Gasparri n'a fait que répéter les déclarations antérieures du Souverain Pontife.

"Je sais que là-dessus", a-t-il dit au rédacteur du **Journal,** "nos "ennemis font circuler en France "bien des sottises. Et pourtant, la "pensée du Pape est très simple "et très claire. Tout d'abord, il "désire, il appelle de tous ses "voeux le rétablissement de la "paix, paix juste et durable, par "conséquent sans oppression des "peuples et en tenant compte de "leurs aspirations, si elles sont "reconnues justes et raisonna"bles."

"Que ne pesez-vous avec une "conscience sereine les droits et "les justes aspirations des peu"ples?" disait, en juillet 1915, Sa Sainteté Benoit XV. (3)

"Pas de paix tant que les Huns ne seront pas anéantis!" vocifèrent les gens qui veulent, comme M. Blondin, la guerre à outrance.. et à distance.

"Il est faux de dire que cet im"mense conflit ne peut se terminer "que par la violence des armes", enseignait le Pape, il y a plus d'un an.

"Que toutes les nations en guer"re acceptent les obligatoires et "nécessaires sacrifices d'amour"propre et d'intérêts particu"liers", écrivait le Saint-Père, en mars dernier; c'est "l'unique voie

(Suite à la page 7)

LE PREMIER VAISSEAU DE GUERRE A VAPEUR

On sait que les Américains réclament l'honneur d'avoir fait la première traversée océanique avec un steamer ou bateau mu par la vapeur. Il y a quelques années, Benjamin Sulte renversa ces prétentions et réclama pour le **Royal William,** navire construit dans la Province de Québec,,, ,,,,,,,,,,,,,,,,Il Province de Québec, la gloire indéniable d'avoir franchi l'Atlantique sans le secours des voiles. L'un des constructeurs du **Royal William,** James Goudie, qui vécut jusqu'à un âge avancé et qui est mort à Chicago, a même fait le récit suivant, vers 1890.

"Je me rendis à Québec en mai 1830, et mes services furent rete- [...] seau. Il fut mis en chantier dans l'automne de 1830 et fut fini en 1831, trop tard pour donner quelque rendement. Comme le choléra éclata en 1832, ce fut un désastre pour le **Royal William** qui fut, de fait, délaissé. En 1833, on essaya encore de l'exploiter; mais il entraînait tellement de pertes qu'on décida dans le mois d'août de l'expédier en Angleterre pour l'y vendre. Il y arriva après une excellente traversée de 25 jours. C'est le gouvernement espagnol qui l'acheta pour $40,000. Il en avait coûté $76,000. Le **Royal William** fut appelé le **Isabel Segunda** et converti en navire de guerre. En sorte que Québec a non seulement fourni le premier steamer transatlantique, mais encore le premier navire de guerre à vapeur".

POTIER ET FONDEUR DE CUILLERES

Dans les registres de cette paroisse (Saint-Augustin), à la date du 6 février 1810, "on trouve le mariage de Pierre Coté, **potier.** C'est la première fois qu'il est fait mention d'un potier demeurant dans la paroisse.

"Ce métier a disparu du pays depuis plusieurs années; mais, il y a trois quarts de siècle et bien auparavant, le potier jouait un rôle important dans le commerce domestique, alors que nos pères se contentaient, sur leurs tables, de vaisselle de terre. On se rappelle avoir vu les objets de poterie de cette époque, conservée dans quelques familles, comme les terrines, pots, cruches, etc."

Il y avait encore, dans ce temps-[...] un homme qui passait par les maisons avec sa boutique sur le dos: c'était le fondeur de cuillères, qui raccommodait aussi les chaudrons, la vaisselle cassés, ou fêlés. L'arrivée de cet humble ouvrier, sous le toit de nos campagnes, était saluée avec plaisir par les enfants, qiu aimaient à suivre avec attention l'opération nécessaire à la formation de ces grosses cuillères auxquelles le fondeur donnait un certain poids fixe, car elles devaient aussi servir à peser la laine, la filasse, etc., dans les balances de bois d'alors. Ces balances n'avaient pas le fini, le lustre des balances d'aujourd'hui; mais elles avaient une qualité que celles-ci n'ont pas toujours: elles donnaient le poids.

A. Béchard.

"Histoire de la paroisse de St-Augustin."

EN PROVINCE

SAINT-LAZARE

Accident mortel

Lundi matin, le 25 septembre, à 7 heures, le mécanicien James Bols, en huilant sa batteuse, s'est laissé prendre par les courroies et a été aussitôt broyé, tué sur le coup. Il laisse une veuve avec plusieurs enfants.

SAINTE-AMELIE

Etait de passage parmi nous, la semaine dernière, M. Watson, inspecteur des écoles. Il a pu constater que nos écoles bilingues étaient confiées à des maîtres et maîtresses bien qualifiés et que les enfants n'étaient pas des ânes. On rapporte que M. l'inspecteur aurait dit dans une école que c'était une bonne chose de parler le français à la maison. La réflexion est incomplète, car nos enfants veulent non seulement parler français à la maison, mais apprendre à le lire et l'écrire correctement à l'école, comme du reste ils désirent se familiariser avec la langue anglaise aussi.

• • •

Les Dames de Sainte-Anne et de l'autel sont à l'oeuvre pour essayer de nous égayer un peu par un joli concert. C'est durant l'été qu'elles semblent avoir pris la vocation d'actrices.

Un certain dimanche, elles convoquèrent une assemblée durant laquelle de sérieux projets se sont élaborés. Croyez-vous que la question du théâtre les a embarrassés? Elles ont eu recours aux bonnes volontés, et c'est ainsi que menuisiers et décorateurs sont venus et ont fait l'ouvrage nécessaire. Aujourd'hui on ne parle plus de plan. La construction et le décor du théâtre sont un fait accompli. Il n'y a plus qu'à attendre le lever du rideau. L'année 1916 ne passera pas avant que nous ayons été les spectateurs d'une belle comédie et d'un drame des plus émotionnants.

Olivier.

SAINT-LEON

Tout fait espérer que nous aurons prochainement un bon bazar. Malgré que des forces considérables et de grandes richesses ne soient entre les mains de personne, on réussit toujours bien quand il y a l'union.

Laissons un T. Eaton répondre aux candidates qui lui demandent son obole qu'il n'est point pour encourager un bazar comme le nôtre; mais à l'occasion, tout de même, sachons lui montrer, à ce monsieur si aimable, qu'il peut garder aussi ses catalogues et que nous ne sommes pas non plus disposés à encourager les ennemis de nos intérêts et de nos droits. Pour nous, nous marcherons la main dans la main derrière ceux qui nous dirigent, pour arriver à un résultat certain.

Ce n'est pas quand la guerre éclate qu'il est temps de préparer les munitions: combien de noble sang français aurait été épargné si la France avait eu ses munitions prêtes pour résister efficacement au Boche envahisseur! C'est avant la guerre, et en prévision des combats à livrer, qu'il faut se préparer.

Donc courage et succès à ceux qui sont à l'oeuvre! En travaillant pour une cause commune, nous travaillerons en même temps pour celles qui nous touchent de plus près.

Nos candidates travaillent activement. Nos dames se sont organisées et préparent tout dans le silence. Mmes L.-E. Labossière, Adélaide Jayet, Esdras Payette et leurs aides s'entendent comme un seul homme, — ou plutôt comme une seule femme, ce qui est mieux encore — pour faire réussir notre bazar.

SAINTE-ANNE DES CHENES

Nos enfants montrent ce qu'ils peuvent faire

Jeudi, le 21 septembre, les enfants n'étaient pas des flatteurs. M. Isidore ... fants de Sainte-Anne étaient tout affairés. Il ne fallait pas les arrêter au passage pour leur demander le moindre renseignement, ils n'avaient pas le temps de satisfaire la curiosité d'un chacun; pensez donc! le lendemain était le jour de l'exposition, et il leur fallait être prêts. C'est que ce jour de l'exposition ils l'attendaient depuis une année, comme déjà ils commencent à songer à celui de l'an prochain.

Dire que depuis longtemps ils soupiraient après ce jour, c'est assez faire entendre qu'ils s'y préparaient de longue main. Aussi, ont-ils eu un succès complet, nos chers petits, et ont-ils pu mériter que les juges disent d'eux que leur exposition était la plus belle, la plus complète et la plus soignée de celles qu'ils avaient vues jusqu'ici. Or, on sait que ces juges dont Villeneuve, du Collège d'Agriculture, est assez avantageusement connu, non seulement des nôtres, mais même de messieurs les Anglais, pour qu'il ne nous soit pas nécessaire de nous étendre longuement pour faire ressortir sa justice impartiale. Quant à son compagnon, M. Burgoy, professeur d'aviculture au Collège, c'est un homme animé des meilleures intentions, et nous le croyons trop droit pour nous arrêter à penser qu'il n'a pas agi au meilleur de ses connaissances.

Dès le matin, on pouvait voir un petit peuple affairé aller et venir dans les rues du village. Chacun emportait, qui des poules, qui des légumes, qui du blé d'Inde, etc., voire même du pain et des conserves. Tous se dirigeaient invariablement au même endroit, à la Salle Municipale. Pendant près de trois heures, chaque minute amenait de nouveaux exposants. La salle coquettement décorée prit bientôt l'aspect du Marché Bon Secours de Montréal, représenté en miniature.

Ce qui attira surtout l'attention de la foule de visiteurs, nombreuse et satisfaite, ce fut la partie avicole de l'exposition. Mais aussi, il y avait de quoi satisfaire des critiques plus exigeants encore. On aurait dit que les galants petits coqs et les modestes poulettes se sentaient un peu de leur dignité, et se trouvaient fort honorés d'habiter les vrais petits palais qu'étaient leurs petites cages, toutes plus belles les unes que les autres, et qui montraient bien l'esprit d'initiative de leurs petits manufacturiers en même temps que le grand intérêt qu'ils portent à l'aviculture.

Une somme de soixante-cinq piastres fut consacrée aux différents prix des heureux gagnants qui tous se promettent bien de faire encore mieux, si possible, l'an prochain.

Pour satisfaire la curiosité légitime des lecteurs, nous donnons ici la liste complète des gagnants des trois premiers prix de chaque section. Ces prix étaient une piastre, quatre-vingt-dix sous et quatre-vingts sous respectivement.

Poules "White Leghorn". — Mlle Anne-Marie Champagne, Henri Dufresne et Hervé Dufresne.

Poules "Bluff Orpington. — Mlle Rose Vigoureux, Théodore Neault, Hilaire Nolet.

Poules "Rhode Island Red".— Mlle Cécile Tougas.

Poules "White Wyandottes".— Mlle Rosie Liavsky, Victor Poirier, Gonzague Poirier.

Travaux de menuiserie. — Harry Henteleff, Edmour Blanchette, Aimé Champagne.

Blé d'Inde. — Eugène Bleau, Hilaire Nolet, Harry Henteleff.

Carottes. — Harry Henteleff, Isaac Henteleff.

Betteraves. — Hilaire Nolet, Nazaire Bernier, Adrien Désautels.

Betteraves fourragères. — Edmour Blanchette.

Patates blanches. — Mlle Hermance Désautels, Cécile Tougas, Blanche Désautels.

Patates rouges.—Martin Owens, Léonidas Gauthier, Victor Poirier.

Couture à la main. — Mlle Antoinette Désautels, Marie-Rose Lavoie, Léa Désautels.

Tricotage. — Mlle Léa Désautels.

Reprisage. — Mlle Blanche Désautels, Hermance Désautels.

Pain. — Mlle Marie-Jeanne Bohémier, Cécile Tougas, Léa Désautels.

Légumes en conserves. — Mlle Marie-Rose Lavoie, Adrien Désautels, Hilaire Nolet.

Beurre. — Mlle Marie-Rose Lavoie.

Les membres du "Boys and Girls' Club" de Sainte-Anne sont fiers de leurs succès et remercient sincèrement Monsieur le Maire et Messieurs les Membres du Conseil Municipal pour les secours pécuniaires qu'ils leur ont donnés. Ils admirent aussi l'esprit d'initiative du Rév. Frère Jules, organisateur de leur exposition: à lui aussi ils adressent leurs remerciements. Ils n'oublient pas non plus que messieurs les juges Villeneuve et Burgoy méritent leur reconnaissance pour avoir bien voulu s'intéresser à eux, au point de laisser là leurs occupations ordinaires pour leur apporter le secours de leurs connaissances et pour donner plus d'éclat à leur exposition.

Un témoin.

LETELLIER

M. Jacques Parent a loué une terre de 415 acres. Son locataire, M. Laurence a, dans cette année de disette, récolté sur 200 acres, du blé pour lequel il vient de recevoir un chèque de $3.394.33.

Que sera-ce dans les bonnes années?

Est-ce facile de s'établir ici?

• • •

M. Zacharie Robert a vendu:

Blé	$2,835.00
Lait	1,200.00
Viande	520.00

Entendu il a en outre son foin, orge, avoine, luzerne, patates, etc., etc., en un mot tout ce qu'il lui faut pour l'entretien de sa maison et de ses troupeaux.

Est-ce si difficile de vivre sur une ferme?

SAINT-NORBERT

Evidemment la modeste "Fleur des Champs" n'aime pas à se faire montrer du doigt et la froide critique la fait sécher de dépit! Allons-y doucement!

D'abord remercions la de nous avoir donné une bonne leçon de charité **en publiant notre manque de sens**, puis félicitons la d'avoir si docilement accepté la leçon que nous lui donnions et souhaitons que ses espérances de voir bientôt toutes les enseignes en bon français, soient accompagnées de résultats pratiques.

Jusqu'ici on s'accorde bien, c'est le beau côté de la médaille! En avant pour le côté vilain!

"Fleur des Champs" prétend que je n'ai pas été impartial. J'affirme le contraire. Sans lui recommander de mettre son lorgnon au lieu de son monocle, je la prierai très humblement de vouloir bien relire l'article en question, d'y remarquer un "au moins" écrit en grosses lettres, et de méditer sur ce que ça peut bien vouloir dire. Si elle ne comprend pas, je serai assez **charitable** pour le lui expliquer et lui prouver dans un article subséquent ma complète impartialité.

Autre point de conflit:

"Fleur des Champs" affirme que l'article a été dicté par un intérêt personnel.

Je ne sais pas ce qu'elle ferait si on exigeait qu'elle le prouve?! Si seulement elle essayait, la pauvre "Fleur des Champs", je suis certain qu'elle se mettrait dans un vilain pétrin, s'y enfarinerait, et on aurait besoin de lui prodiguer plusieurs bains au "Magic Café" avant de pouvoir lui rendre sa couleur naturelle!

C. Sciant.

POULE D'EAU

La colonie de Poule d'Eau, jetée dans l'inquiétude l'automne dernier par la disparition de M. Napoléon Lefort, apprend aujourd'hui avec tristesse qu'il est mort. On a retrouvé son cadavre. M. Lefort, qui n'était dans le pays que depuis quelques semaines, quand il périt, vivait chez son neveu M. Anatole Daoust. Il était âgé de 63 ans. Le 10 novembre dernier il partit pour une petite excursion de chasse. Le soir, ne le voyant pas revenir à la maison, M. Daoust s'alla informer chez le voisin s'il n'était pas là. On se rendit vite compte qu'il s'était égaré dans le bois. La tempête de neige du lendemain fit perdre toute trace et toutes les recherches qui suivirent furent vaines. Le cadavre de M. Lefort a été retrouvé le 10 septembre dernier par M. Georges Northrop.

• • •

M. Norbert Adam, qui achetait du poisson pour la compagnie Armstrong Trading Co., au lac Poule d'Eau, est à construire un grand magasin à ce même endroit. Il achètera le poisson pour le compte d'une grande compagnie américaine. Georges Adam en fera autant pour la compagnie Armstrong.

• • •

MM. Arthur Bernardin et Henri Poirier doivent partir sous peu en bateau à voile pour l'île Poker, dans les régions nord du lac Poule d'Eau. Ils s'y bâtiront un chantier de pêche. Nous leur souhaitons heureux et prompt retour.

• • •

Un actionnaire de la Twin Island Lumber nous annonce que cette compagnie suspendra bientôt ses opérations. Quand elles recommenceront, on ne le sait pas d'une façon précise. On a coupé à ce moulin 135,000 pieds de bois.

• • •

Nous formulons le souhait que cette compagnie change son nom anglais pour un nom canadien-français quand elle recommencera ses opérations.

Dimitri Brillant.

SAINT-EUSTACHE

Jos. Paul meurt sur le champ de bataille

Nous avons appris avec regret la mort de Jos. Paul, tombé il y a quatre semaines, au champ d'honneur. M. Paul était au front depuis deux mois. C'était un brave qui aimait fortement la France.

• • •

Les classes sont recommencées sous la direction de nos bonnes religieuses. Les élèves sont nombreux. Nous espérons une bonne année scolaire. Inutile de faire l'éloge de nos religieuses. Chaque année, les succès de leurs élèves aux examens du Ministère de l'Instruction Publique démontrent la valeur de l'enseignement qu'elles donnent.

• • •

On fait actuellement la récolte des pommes de terre. On ne veut point que la gelée les gâte.

• • •

Les manchons et les étoles de fourrure font leur apparition. L'hiver s'en vient et rapidement.

• • •

Nos jeunes filles saluent avec joie l'arrivée de l'hiver. Ce qu'elles s'en promettent du patin!!

F. Horace.

FANNYSTELLE

M. Geo. Perceval, notre agent de gare, nous a quitté cette semaine pour aller demeurer à Methven, Man.

• • •

Mme Henri Painchaud, de Saint-Boniface, Man., était en visite la semaine dernière chez M. Pierre Painchaud.

• • •

Mme Fanny J. Loree, épouse de M. J. Frank Loree, de cette paroisse, a été broyée par une automobile à l'angle des rues Home et Portage, à Winnipeg, mercredi dernier le 27. Elle a succombé à ses blessures avant son arrivée à l'hôpital, où on s'était hâté de la transporter.

Ses funérailles ont eu lieu dimanche le 1 octobre à Carman, Man., lieu où demeurent ses parents.

Nous offrons à la famille si cruellement éprouvée nos plus sincères condoléances.

Mme Loree était âgée de 45 ans et elle laisse pour pleurer sa perte un époux, cinq garçons et une fille, tous en bas âge.

• • •

MM. Cormier, de LaSalle, Man., accompagnés de leurs épouses, étaient en promenade dimanche chez des amis de cette paroisse.

• • •

M. Marcel Mollot et sa famille doivent nous quitter sous peu pour aller demeurer à Winnipeg.

• • •

Mlle Célina Guilbault est entrée à l'emploi de la Cie T. Eaton, dans leurs bureaux de Winnipeg.

• • •

Dimanche le 1er octobre, nous avions le plaisir de voir parmi nous le R. P. Blain, s.j., du Collège de Saint-Boniface. Le savant professeur de philosophie nous fit un magnifique sermon sur le Sacré Coeur de Jésus. Notre dévoué curé fit bon choix en demandant le bon Père pour nous adresser la parole sur le Sacré Coeur, puisqu'il fait partie de la Société de Jésus. Le bon Père est retourné à Saint-Boniface dimanche après-midi.

• • •

M. Cecil est retourné à Hedrick, Iowa, après avoir passé une quinzaine en voyage d'affairesici.

• • •

Mlle Josephine Painchaud est en promenade pour quelques semaines dans la province de Québec.

• • •

On est à construire une ligne téléphonique à l'ouest du village. Notre réseau de téléphone sera enrichi de vingt-cinq nouveaux abonnés.

• • •

Les cultivateurs ont toutes les misères du monde à mettre au grenier le peu de grainailles qu'ils ont à leur crédit cet automne. La température est tout à fait inclémente, et les opérations des battages sont arrêtés depuis deux semaines.

Yvonnic.

LORETTE

Mariage

Le 18 septembre, à quatre heures de l'après-midi, avait lieu le mariage de Mlle Henriette Henry à M. Alexandre Gauthier. La mariée avait pour témoin son père M. Camille Henry, et le marié son père, M. Ernest Gauthier.

Un grand nombre de parents et d'amis assistaient au mariage. La mariée avait un riche costume brun avec chapeau gris.

Mlle Blanche Gendron touchait l'orgue. Mlles Juliette et Virginie Lagimodière chantèrent un joli cantique.

Le 17 au soir, le Club Sainte-Catherine se réunissaient chez Mlle Henriette Henry pour lui présenter un cadeau. Mlle Rose-Anne McDougall lut une adresse au nom du Club et Mlle Mathilde Leeland lui présenta le cadeau.

M. Bernard Lagimodière lui présenta une jolie bourse au nom des parents et amis.

Les nouveaux mariés reçurent de nombreux et riches cadeaux.

Ami.

CHANGEMENT DE DIRECTEUR

On annonce que M. de Trémaudan abandonnera bientôt la direction de la **Libre Parole**. M. le professeur Dayen lui succédera.

ALLIANCE FRANCAISE

L'Alliance Française donnera sa première séance publique jeudi de la semaine prochaine. M. le professeur Orborne causera des Oraisons Funèbres de Bossuet.

UN BOHEME

C'est sur la scène du Théâtre Royal de Montréal, que se produisit d'abord Huret-Levassor, ce type étonnant, tour à tour "acteur, charlatan, colporteur, marchand de bric-à-brac, et par-dessus tout, bohème et aventurier". Il était venu en notre ville avec la troupe française de Mme Larmet et il ne revit plus sa patrie. Sa carrière, ici, fut très mouvementée. Un jour, on le vit, place Jacques-Cartier, en compagnie d'une célébrité métropolitaine: Wood, le guérisseur, vantant "les vertus magiques du Baume du Samaritain" et récoltant un succès colossal tant ses harangues avaient une saveur exotique, spirituelle et attrayante. Croyant avoir trouvé le pactole, il parcourut la province en faisant l'article, donnant aussi, parfois, des représentations. A Québec, il tenta de se fixer en y fondant un café chantant, mais il lui fallut reprendre la route; son lot était de ne s'attacher nulle part. Ruiné physiquement et pécuniairement, il s'éteignit en 1874, à l'Hôpital de Norwich, Conn. Racontant sa fin misérable, l' "Echo du Canada" disait: "Malgré sa vie accidentée d'actions plus ou moins excentriques, il avait cependant bon coeur et dans ses moments d'abondance sa bourse était ouverte aux malheureux.

E.-Z. Massicotte.

"Revue Populaire."

L'HEROISME DU BRETON

C'est dans un hôpital de province. Il y a dans une chambre deux blessés. L'un d'eux se meurt d'hémorragies successives. On ne peut le sauver que par l'opération de la transfusion du sang.

Mais qui voudra se dévouer?

Son voisin de lit, Isidore Colas, un Breton, presque rétabli de sa blessure, s'offre. Et pourtant il ne connait pas celui pour lequel il va donner son sang.

—Je ne pourrai pas vous endormir, dit le docteur.

—Tant pis! Allez-y.

Et avec un courage inouï, il subit l'ouverture d'une plaie au bras, la souffrance qu'on devine et qu'il ne laisse pas paraître.

L'opération est terminée. Celui qu'on espère sauver rassemble ses forces, mais ne peut parler. Il passe son bras sous la tête de celui qui vient de lui donner un peu de sa vie, le serre contre lui de toutes ses forces et l'embrasse avec deux gros baisers, bien forts, bien reconnaissants, pendant que des larmes coulent de ses yeux.

Croyez-vous, dit la **Guerre Sociale**, qu'il raconte cette émouvante histoire, qu'une médaille militaire ne ferait pas bien sur ce coeur de Breton?

LA IGNOLEE

Autrefois, la veille du jour de l'an dans toutes les paroisses, dans tous les villages, on chantait la **Ignolée**. Ceux qui la chantaient s'appelaient les **Ignoleux**, et ils le méritaient bien. Armés de longs bâtons et de sacs profonds, ils allaient de porte en porte, chantant sur le seuil, plus soucieux du bon sens que de la rime:

Bonjour le maître et la maîtresse
Et tous les gens de la maison,
Nous avons fait une promesse
De venir vous voir une fois l'an..

Ils battaient la mesure avec leurs bâtons, et avec leurs sacs ils recueillaient la chignée. On les recevait avec plaisir, et on leur donnait abondamment, car la chignée — c'est-à-dire l'échine d'un porc frais, je suppose — était destinée aux pauvres de l'endroit. L'égoïsme qui se glisse partout, se glissa jusque dans les coeurs des **Ognoleux — Auri sacra fames! — et les Ignoleux** finirent par n'avoir plus de coeurs et par garder pour eux-mêmes ce qu'ils recevaient pour d'autres. De ce moment l'antique institution de la **guignolée** fut condamnée.

Le jour de l'an est une fête essentiellement religieuse pour les chrétiens. On laisse alors les travaux et les affaires, pour venir, au pied des autels, remercier le Seigneur des années que l'on a vues, et le supplier de ne pas nous rayer trop tôt du nombre des vivants — l'éternité est si longue!

L.-Pamphile Lemay.

"Fêtes et Corvées."

LES CORVEES

On donnait le nom de "corvée" à tout travail volontaire qu'on allait faire en commun pour assister un paroissien, soit pour l'érection d'une charpente de maison, de hangar, de grange, dont il avait préparé de longue main les matériaux, soit pour une boucherie d'automne, ou pour toute entreprise qui requérait pour un jour un nombre de bras exercés.

Raphaël Bellemare.

"Alliance Nationale, 1908."

L'asthme de longue durée. — D'aucuns ont si longtemps souffert de l'asthme et fait l'essai de tant de remèdes qu'ils ont fini par croire qu'aucune guérison n'était possible. Ils devraient lire les témoignages reçus par les fabricants du remède du docteur Kellogg contre l'asthme, témoignages de personnes dont la guérison semblait aussi désespérée que la leur. Ce remède soulage même dans les cas longtemps négligés d'asthme.

Puissante médecine. — Les propriétés guérissantes de six huiles à essence ont été concentrées dans l'Huile Electrique du docteur Thomas afin d'en former le meilleur liniment qui ait jamais été offert à l'humanité. Des milliers de personnes peuvent témoigner que ce liniment a supprimé leur peine et des milliers d'autres peuvent encore témoigner qu'elles lui doivent la santé. Il ne faut pas se laisser tromper sur la valeur de cette huile par son bon marché.

La dénationalisation . . . . nationalise

(Le **Prévoyant**)

Que le jugement du Conseil privé se fasse attendre, il n'y a pas matière à surprise. On se rend compte, dans la capitale de l'empire romain moderne, que la question scolaire ontarienne est d'une importance primordiale. Magistrats et politiques y cherchent une solution qui n'ait pas pour effet d'empirer une situation déjà grosse de périls. Leur tâche n'est pas facile. S'ils sont, d'une part, convaincus de la légitimité des réclamations canadiennes-françaises, ils savent, de l'autre, que le gouvernement ontarien, avec l'appui d'ailleurs des deux partis politiques, s'est mis dans un pétrin d'où une sortie honorable est manifestement impossible. Trouver le moyen de rendre justice à la minorité tout en ne mettant pas trop à contribution le respect humain sensible à l'excès des gouvernants, voilà le hic. C'est bel et bien de sauver le "fair play", la liberté, l'empire; mais les ministres de Toronto pensent davantage à leur peau. On sait d'ailleurs que les partis politiques, et les esclaves qui les dirigent, ne confessent jamais une erreur et ne réparent jamais un tort: l'infaillibité et l'impeccabilité leur sont des dogmes.

Pendant que les conseillers du Roi cherchent un heureux dénouement à un malheureux problème, le français s'enseigne comme aux plus beaux jours dans les écoles bilingues de l'Ontario, en dépit de la loi. A Ottawa, point stratégique par excellence, les Canadiens-français, toujours maîtres de leurs écoles, les ont réouvertes: le gouvernement et son insignifiante petite commission ont prouvé une fois de plus leur impuissance à faire respecter ce qu'ils appellent pompeusement la loi. La minorité, à qui on a volé son argent, garde ses enfants.

Et la lutte pour la survivance nationale, au lieu d'affaiblir la race canadienne-française, lui infuse une force toujours plus grande

Ce n'est ni la prospérité matérielle, ni l'existence facile, ni la vie molle et agréable qui façonnent, chez les individus et les peuples, une âme maîtresse du corps qu'elle anime. La lutte, la souffrance, le sacrifice sont seuls procréateurs de noblesse d'âme, d'élévation de sentiments, de grandeur d'aspirations. Il faut à la volonté un effort constant, soutenu et pénible pour mâter les qualités inférieures de l'âme: l'imagination et la sensibilité, et pour régner en maîtresse par la conscience et la raison. Plus les obstacles sont sérieux et nombreux, plus aussi l'intelligence humaine, aux prises avec eux, acquiert de l'empire sur elle-même et développe sa puissance d'action. On s'habitue à l'héroïsme comme à la paresse ou à la débauche. La vie est une série d'habitudes par lesquelles l'homme révèle s'il est l'arbitre de son sort ou l'outil de ses mauvais instincts. Vaincre des difficultés, c'est affermir une individualité plus accentuée. Dans les choses nationales, comme dans le domaine physique, intellectuel ou moral, la gymnastique est précieuse. Qu'il s'agisse d'une race ou qu'il s'agisse d'un être isolé, le malheur est toujours un grand maître, souvent un formateur indispensable, parfois un réformateur nécessaire. La grande leçon qui se dégage de l'Histoire, c'est que l'adversité, les revers, l'infortune, le travail, la persécution ont invariablement été le point de départ de la carrière glorieuse des grands hommes et des grandes nations. A vaincre la violence de la destinée, on acquiert une puissance vitale plus forte et une personnalité plus marquée. Dans une vie facile, l'énergie se paralyse et les caractères distinctifs des peuples s'effacent.

Si le miracle canadien s'est accompli, alors que, d'après toutes les prévisions humaines, les illustres abandonnés de 1760 devaient être absorbés **par l'immigration** anglo-saxonne. merci à la guerre de corsaire faite à la race française et à la religion catholique par un élément dominateur, arrogant et fanatique. Instinctivement, les Fils du Saint-Laurent, devant les tentatives plus brutales que savantes de dénationalisation, se sont mis sur la défensive. Encore qu'à leurs yeux, l'Anglais n'avait jamais personnifié la loyauté, la générosité, la franchise, ils avaient refoulé, après la dernière victoire, leurs sentiments de haine à l'endroit de l'usurpateur plus favorisé des circonstances que du sort des armes proprement dit. Mais, ils restaient sur le qui-vive. Jamais serment d'allégeance ne fut prononcé avec à la fois, chose singulière, moins d'enthousiasme et plus de sincérité. Le coeur endolori, le Canadien savait que la France serait désormais bien loin; soumis à la volonté de Dieu, il n'en jurait qu'avec plus d'ardeur une éternelle fidélité à son passé glorieux, à sa foi ancestrale, à sa langue restée malgré tout le legs sacré d'une mère toujours aimée. Aussi, quelle ne fut pas la révolte de la fierté nationale devant une inlassable propagande d'anglicisation. Plus la résistance à l'invite impérative d'apostasie nationale le semblait téméraire et inutile, plus le patriotisme canadien-français, fouetté dans son vieil orgueil gaulois, se complaisait à narguer les calculs positifs et les conclusions optimistes des tenants de l'anglo-saxonisme assimilateur. Les premiers rejetons d'une nouvelle race défendaient leur héritage national avec un courage qui ne le cédait en rien à la rage des ennemis déclaré de leur existence ethnique. C'est cette contrainte constante qui les a soustraits au charme ensorceleur et à l'attirance magnétique de l'union des races, premier pas vers la fusion, puis l'absorption définitive. Si les Anglo-Saxons, au Canada, avec plus de psychologie et moins de roguerie, s'étaient servis de la pénétration pacifique pour imposer lentement leur langue, leur mentalité, leur culture et leur religion aux descendants des héros de Carillon et de Ste-Foye, ils auraient peut-être, en moins de deux siècles, banni du continent américain les derniers vestiges de la civilisation française et catholique. En voulant précipiter les choses par la force, la violence, le despotisme, ils ont travaillé à la consolidation des institutions dont ils rêvaient la ruine. Il leur aurait fallu faire mine d'embrasser leurs rivaux pour mieux les étouffer Au lieu de cela, leur haine farouche a stimulé le sentiment national canadien-français. Une guerre de race en est résultée. Guerre de longue haleine, elle a revêtu bien des aspects, sans réussir à empêcher le dualisme canadien de s'établir et de se développer. Le plus clair résultat de cette lutte, souvent déprimante pour le pays, a été de doter le petit peuple canadien-français d'une nationalité bien caractérisée, et de prouver que le dernier mot n'est pas toujours au nombre et à la force.

Après le fiasco monumental de leur politique anglo-saxonisante, depuis un siècle et demi, pourquoi faut-il donc que bon nombre de politiciens et d'hommes d'affaires de langue anglaise, dans toutes les provinces du Canada, s'obstinent encore à vouloir, sous prétexte d'unité nationale, dépouiller les Canadiens-français de droits intangibles? Ce qui n'a pas réussi lorsque l'élément français n'était qu'une poignée, court à un échec certain aujourd'hui qu'il forme le groupe ethnique le plus puissant de toute la Confédération. Pourquoi ne pas le laisser vivre en paix, avec son âme française et son idéal canadien? Par la persécution, loin d'entamer la mentalité franco-catholique, on la retrempe plus ferme, plus combative et plus resplendissante que jamais.

Le sort en est jeté depuis longtemps: catholiques et Français toujours! Mais Canadiens dans toute l'acception du mot.

Avec leur sotte campagne de défrancisation, nos concitoyens anglais ne réussissent qu'à s'attirer des déboires sans nuire le moins du monde à l'influence, au nombre et à l'intégrité de ce qu'ils appellent le bloc français. Mieux vaudrait ne pas ressasser indéfiniment ces vieilles querelles de races, préjudiciables au pays, et revenir au plus tôt à la tradition des pères de la Patrie, qui ont voulu faire une nation de deux peuples égaux: ni vainqueurs, ni vaincus, selon l'expression de MacDonald.

Après les événements qui se sont déroulés depuis quelques années, après la mesure de justice que nous sommes en lieu d'attendre de tribunaux prostitués, après le "fair play" hypocrite et mensonger dont fait preuve la majorité anglaise à notre endroit, il est grand temps de reconstituer un parti de défense nationale, une sorte de centre canadien-français, qui reprenne, pour la pousser à bon terme, la lutte géante des champions de la survivance française: Parent, Papineau, Lafontaine, Cartier, Mercier. Il nous faut faire bloc, en tâchant de nous rallier les Anglais à vues larges et droites. Ensuite seulement, quand la vie du dualisme canadien aura repris son cours normal, on pourra se donner le luxe de faire de la politique de parti rouge ou bleu, bien que le jeu n'en vaille guère la chandelle.

Faire en quelque sorte bande à part, dans la Confédération, cela peut nuire au développement de l'unité nationale canadienne, et compromettre l'oeuvre fédérative. Mais, périsse la Confédération, l'Union, si, selon le mot du Sénateur Landry, elle a été un piège d'infamie.

Les Canadiens-français en ont plein le dos d'un ostracisme odieux de leur langue, de leur foi, de leurs libertés scolaires, dans toutes les provinces anglaises du pays. Si l'on continue à fouler aux pieds leurs droits les plus imprescriptibles, pour les récompenser sans doute de leur extrême condescendance envers les droits d'autrui, la Confédération, minée à sa base, croulera. Car, tout pacifiques qu'ils soient, les Canadiens-français ne consentiront jamais à être dominés par ceux qui sont, au plus, leurs égaux.

Etant ici chez eux, ils entendent jouir de la liberté de véritables citoyens britanniques.

Il est bon qu'on le sache: il n'y a pas de paix nationale possible, au Canada, en dehors du respect de Sa Maejsté la langue française.

Autant, pour nos francophobes remuants et pour leurs complices complaisants qui, gardant sur les brûlantes questions de race, de langue et de religion, un silence coupable, se lavent timidement les mains à la Pilate, en prendre leur parti: s'ils ne veulent pas aimer de bon gré les Canadiens-français et les traiter en frères, ceux-ci les contraindront au respect et à la déférence.

Il n'y a pas de divorce possible: la population de langue anglaise désirant rester au Canada, et la population française ne pouvant en partir parce qu'elle n'a pas d'autre patrie, il faut que toutes deux, pour faire bon ménage, se traitent d'égal à égal et respectent leurs engagements respectifs.

Les bons comptes font les bons amis.

Si nous n'avons pas de droits, qu'on nous le prouve; si nous en avons, qu'on les respecte.

Chaque fois que la question des droits français, voire même catholiques, s'est posée d'une façon aigue, depuis cinquante ans, au lieu de démanteler les solides plaidoyers à l'appui des réclamations de la minorité, l'opinion anglo-protestante, après s'être évertuée à chercher des faux-fuyants ou à embrouiller le débat, a fini par jeter cartes sur table avec des assertions prussiennes au premier chef, entre autres: La majorité a tous les droits! Ce pays est un pays anglais!! Un seul drapeau, une seule langue!!!

Aujourd'hui encore, le gouvernement ontarien, par la voix autorisée de l'ineffable Monsieur Ferguson, jetant à bas son masque au sujet de la question scolaire, parce que ses professions hypocrites de sympathie à l'endroit des Canadiens-français commençaient à le fatiguer, s'est rallié avec un enthousiasme délirant à la politique franchement anti-française et carrément archi-boche des jingoes les plus outrés: Pas de français dans Ontario!

Un homme averti en vaut deux. Il y a longtemps qu'on ne se fait pas illusion sur les intentions véritables des gouvernants de Toronto. N'importe, les déclarations officielles du ministre mettent fin à toute ambiguité. C'est brutal mais c'est clair et net.

Est-ce un signe que le vieux jeu de l'exploitation des préjugés est usé? Toujours est-il que les appels enflammés du Mahomet ontarien n'ont réussi qu'à faire administrer une râclée des mieux conditionnée à son porte-étendard dans l'élection partielle de Toronto-sud.

Les colères des coryphées torontoniens et les hurlements de leurs crieurs à gage n'émeuvent guère les Canadiens-français de l'Ontario. Les paroles ne changent rien aux faits. Or, le fait est que l'Ontario est une province du Canada; et que les Canadiens-français constituent un tiers de la population totale du pays. On ne peut humainement pas les envoyer d'un geste dans le néant. Il faut compter avec eux.

Le Canada ne subsistera que dans un dualisme bien compris. Il sera bilingue, ou il ne sera pas du tout.

A ceux qui les ont trompés tant de fois, les Canadiens-français sont toujours disposés à répéter le mot d'Auguste: "Soyons amis, Cinna!"

Mais, accepter, sous prétexte de paix, de concorde et d'harmonie, qu'on les traite en esclave et qu'on impose d'odieuses restrictions à l'usage et à l'enseignement de leur langue, jamais!

Charles Leclerc.

(Suite de la page 5)

UNE PAROLE DU SAINT-SIEGE

"pour résoudre le monstrueux "conflit suivant les règles de la "justice et arriver à une paix **qui "ne soit pas profitable à une seule "des parties mais à toutes** et qui "soit, par suite, **juste et durable.**" (4)

Oui, la pensée du Pape est "simple" et "claire". Mais combien de catholiques l'ont comprise? Combien surtout ont travaillé à la répandre et à la faire accepter?

"En attendant cette paix", ajoute le cardinal secrétaire d'Etat, "le Saint-Siège garde, quoi "qu'on dise, **une impartialtié absolue entre les belligérants — "pourrait-il en être autrement? —** "avec une bienveillance particu"lière envers les nations catholi"ques, précisément parce que ca"tholiques, qui ont le plus souf"fert: la France, la Pologne et "cette Belgique, d'autant plus "près du coeur du Saint Père "qu'elle fut plus éprouvée."

Son Eminence explique ensuite que cette "impartialité absolue" n'est pas "inactive" et que le Saint-Siège ne cesse de s'employer à diminuer les horreurs de la guerre, à soulager ses victimes.

L'interviewiste lui ayant fait part de l'étonnement causé par le silence du Saint-Siège en présence de "certains procédés employés dans cette guerre", le cardinal a répliqué que le "Saint-Siège a condamné les violations de droit" et rappelé tous "les belligérants à "l'observance des lois de la guer"re. Devait-il, pouvait-il aller jus"qu'à des condamnations nomina"les sur des cas particuliers? Je "ne vous étonnerai pas en disant "que les accusations s'entre-croi"sent, **venant de tous côtés.**"

Nul doute qu'on connaît à Rome les actes de barbarie des Russes en Galicie autant que les atrocités allemandes en Belgique. Sur les actes individuels ou collectifs des belligérants, comme sur l'ensemble de la situation européenne on est assurément mieux renseigné au Vatican que partout ailleurs: et pourtant, la "plus haute autorité morale qui soit au monde", — comme l'appelle avec raison le rédacteur du **Journal** — juge qu'elle doit continuer à garder une "impartialité absolue" entre les belligérants. C'est un indice assez certain que dans la conduite de la guerre comme dans le partage des responsabilités suprêmes, il n'est guère facile de décider de quel côté l'emporte le poids des iniquités.

• • •

Est-il permis d'espérer qu'après cette nouvelle expression d'opinion des autorités romaines, on cessera d'exploiter la parole et l'autorité du Saint-Siège au profit de l'une ou de l'autre des coalitions?

Cette exploitation est odieuse de la part des gouvernements et des nations qui ont tout fait, depuis cinquante ans, depuis un siècle, depuis quatre siècles, pour rabaisser la dignité du Saint-Siège et détruire l'influence morale de la Papauté sur les peuples. Elle est plus inique encore dans la bouche ou sous la plume de gens qui s'arrogent la mission d'enseigner au peuple le catholicisme intégral. . . au profit des intérêts politiques dont ils sont les instruments.

Les catholiques de chacun des pays en guerre ont sans doute le devoir, comme citoyens et comme soldats, de servir leur patrie dans la mesure où l'exigent le salut national et les lois du pays; mais comme catholiques et comme hommes ils ont un devoir plus impérieux encore: travailler énergiquement, d'accord avec le Pape, à faire accepter à leurs patries respectives "les obligatoires et nécessai"res sacrifices d'amour propre et "d'intérêts particuliers. . . afin "d'arriver à une paix qui ne soit "pas profitable à une seule des "parties mais à toutes et qui soit, "par suite, juste et durable."

Tel devrait être, dans le monde entier, l'objectif immédiat de tous les catholiques, de tous les hommes sensés.

Le pangermanisme, le panslavisme, l'impérialisme anglais, n'y trouveraient peut-être pas leur compte. Mais le droit, la justice, la charité, le bien de l'humanité, y gagneraient infiniment plus qu'au triomphe de la kultur allemande ou de la finance anglaise.

Henri Bourassa.

(1) Dans ce passage comme dans les autres citations, les italiques sont miennes.

(2) "La France conquise — Edouard VII et Clémenceau" — Paris, Garnier frères, 1906.

(3) On voit que le Pape et son secrétaire d'Etat sont fortement teintés d'hérésie nationaliste. Avis au rogue théologien impérialiste qui a transporté ses censures intégralement bleues des colonnes de l'ancienne **Action Sociale** aux petites annonces de la **Presse.**

(4) Lettre à Son Eminence le cardinal Pompili, publiée dans le **Devoir** du 1er avril 1916.

BON COEUR DE GABRIEL DUMONT

Après un voyage aux Etats-Unis, Gabriel Dumont, le célèbre commandant des Métis, vint à Montréal pour donner des conférences et faire connaître sa nationalité et ses droits.

Vers 1888, pendant son séjour dans notre ville, il assista à un grand incendie. Tout à coup, des cris lamentables se firent entendre dans une des maisons en flammes. Dumont se précipita dans les appartements supérieurs et en fit descendre les enfants.

—Pourquoi vous exposiez-vous ainsi, lui dit quelqu'un.

—Est-ce que je pouvais rester tranquille, répondit-il, en entendant crier ces enfants?

B.-A.-T. de Montigny.

"La vérité sur la question métisse au Nord-Ouest."

POUR LA BELGIQUE

Aux bienveillants coopérateurs de l'Oeuvre de Secours aux victimes de la guerre en Belgique

Si vous désirez passer une agréable soirée tout en faisant une bonne oeuvre, rendez-vous le samedi 14 octobre prochain, à huit heures précises du soir, au Club Belge de Saint-Boniface.

La Société de Secours aux Victimes de la Guerre en Belgique organise, pour cette date, avec le gracieux concours du club dramatique belge, de création récente, de la Fanfare de Saint-Boniface, et la coopération d'aimables artistes amateurs, une fête récréative qui promet de compter parmi les mieux réussies: comédie d'actualité en français, "Le Poilu", récemment jouée au Palais Royal à Paris; une gentille comédie en flamand, déclamations, musique et romance; morceaux de piano par une jeune artiste de 12 ans, déjà bien connue, et une virtuose, premier prix du conservatoire de Paris, qui a bien voulu prêter son concours pour venir en aide aux malheureux belges momentanément, sous le joug, rien ne manquera au programme que nous publierons la semaine prochaine.

Des cartes d'entrée, au prix de 25 sous, sont en vente dès à présent, chez le président de la société de secours, M. N. Pirotton, rue Dubuc, Norwoood; J. Grymonpré, secrétaire, 283 avenue Provencher; au Club Belge; chez Tony Hornaert, directeur du Club Dramatique, Royal Oak Hotel, Winnipeg, et aux divers magasins de Saint-Boniface.

Qu'on se le dise!

Le Comité de Propagande.



SACRE-COEUR

La première partie de whist de la saison a eu lieu hier soir et a remporté un franc succès. Une salle presque comble et beaucoup d'entrain. Les prix ont été adjugés comme suit: service à thé, prix des dames, dont de Mme Richer, gagné par Mlle Yvonne Surprenant; $2.50 en or, prix des hommes, don de M. Villeneuve, gagné par M. M. Trudel, de Saint-Boniface; prix de consolation des dames, gagné par Mlle Flora Surprenant; prix de consolation des hommes, gagné par M. Desautels.

La prochaine partie de whist sera sous le patronage de la Société Saint-Jean-Baptiste.

* * *

Un télégramme du Département de la Milice apprenant ce matin à M. A.-B. Desrochers, 456 rue Stella, que son fils Henry-B. Desrochers a été blessé. Le soldat Desrochers était au front depuis plusieurs mois. On ignore la nature de ses blessures et si elles sont graves. Le soldat Desrochers est à l'hôpital stationnaire de Wimereux. Il a été blessé le 25 septembre.

* * *

La florissante Société des Dames de Sainte-Anne, après une année de succès, tant au point de vue financier qu'à celui des secours que ses membres ont apportés à toutes les oeuvres de charité, s'est réorganisée dans le but de toujours poursuivre avec une égale activité le bien qu'elle est appelée encore à faire.

Comme présidentes d'honneur ont été choisies: Mmes H. Pélissier, P. Poulin et I. Richer.

Sur le Comité de Régie: Mme Ph. Roy, présidente; Mme J. Collon, 1re vice-présidente; Mme E. Aubin, 2me vice-présidente; Mme P. Chauvière, secrétaire; Mme N. Leveillé, trésorière.

Sur le Comité de Secours: Mme Paré, porte-drapeau; Mmes E. Gareau, Chabot, Pinsonnault, Messier, L. Gareau, A. Dubuc, comme conseillères; Mme Beauchemin, comme organiste; Mme G. Germain, comme directrice de chant.

• • •

Il n'y a aucune maladie si grave qu'elle ne puisse être pire, et peu de cas si désespérés qu'une guérison ne puisse être accomplie par l'emploi du Novoro du Dr Pierre. Ce n'est pas un remède de pharmacie. Des agents spéciaux le vendent. Libre de droits. S'adresser au Dr Peter Fahrney and Sons, Co., 19—25 So. Hoyne Ave., Chicago, Ill., E.-U. d'A.

A L'UNION CANADIENNE

Lundi soir avait lieu l'assemblée annuelle des actionnaires de l'Union. On a procédé à l'élection des administrateurs pour l'année 1916-1917. Furent élus: MM. Laurendeau, Beaupré, Beaudry, Lemay, Ferland, Papineau, Fontaine, Raymond et Mondor, les mêmes que l'an dernier. Les administrateurs se réuniront prochainement et choisiront leurs officiers.

Nous avions le plaisir d'avoir parmi nous les Rév. MM. Jubinville, notre curé et Gagnon. Nous les remercions sincèrement pour avoir bien voulu prendre part à cette assemblée et aussi pour les bonnes paroles et les bons conseils qu'ils ont donné aux membres de l'Union. M. le docteur Laurendeau, comme président de l'Union, les a remerciés au nom de tous, et l'assemblée fut ajournée.

• • •

Les directeurs de l'Union tiennent à remercier les actionnaires présents à l'assemblée pour leur vote de confiance en les réélisant pour cette nouvelle année de l'Union.

Les Economies vous sollicitent

PREMIER ETAGE

Article	Prix
Cravates (knot ties). Vendredi, 3 pour	$ .25
Chemises "négligé". Vendredi	.50
Ulsters pour hommes. Vendredi	10.75
Complets d'hommes. Vendredi	10.45
Pantalons quadrillés. Vendredi	1.85
Chapeaux de garçonnets. Vendredi	.35
Feutres d'hommes. Vendredi	.95
Rosettes de ruban. Vendredi, chaque	.12½
Ruban de fantaisie de Dresde. Vendredi, la verge	.15
Ruban taffetas. Vendredi, la verge	.12½
Bas en coton et en cachemire pour hommes. Ven., la paire	.18
Bas en cachemire pour enfants. Rég. 35 à 50. Vendredi	.25
Chaussettes en coton et en soie Lisle pour hommes. Rég. 21 et 25 sous. Vendredi	.12½
Gants Suède pour hommes. Rég. 95 et $1. Vendredi	.65
Fronces en dentelles. Rég. 35 à 75 la verge. Vendredi	.33
Broderie. Vendredi, la verge	.25
Broderie. Vendredi, la verge	.75
Dentelles. Rég. $1 à $1.25 la verge. Vendredi	.69
Soutache blanche croisée. Rég. 15 la pelote. Vendredi, 2	.15
Filets à cheveux. Rég. 3 pour 25. Vendredi, 6 pour	.25
Jarretières pour bas d'enfants. Rég. 25. Vendredi	.10
Lacets noirs pour souliers. Vendredi, 2 paquets pour	.15
Jolis peignes noirs en coquillage. Rég. 75. Vendredi	.38
Assortiment de peignes Casque. Vendredi	.75
Nappes de plateaux. Rég. 40. Vendredi	.29
Centres de table en toile, ronds et carrés. Rég. $2. Ven.	.85
Dessus d'oreiller et écharpes en broderie irlandaise. Rég. 55, 60 et 65. Vendredi	.45
Damas de table blanchi et demi blanchi. Vendredi	.33
Grandes serviettes éponges. Vendredi, la verge	.65
Nappes blanchies. Rég. $2.75. Vendredi	2.35
Serviettes de table, pure toile. Vendredi, la douzaine	1.59
Toile "red check tea" ou "glass". Vendredi, la verge	.11
Crayons Sterling Silver. Rég. 35. Vendredi	.15
Postiches. Rég. $3.60. Vendredi	1.95
Sacoches "Novelty draw string". Vendredi	.59
Parfum en bouteilles. Rég. $2.25 à $7.50. Vendredi	$1.10 à $3.75
Dates recouvertes de chocolat. Rég. 35 la livre. Vendredi	.30
Poudre à laver Gold Dust. Vendredi, le paquet	.22
Ideal Sweeping Compound. Rég. 25. Vendredi	.17
"Redio Green Metal Cleaning Cloth". Rég. 30. Vendredi	.20
"Redio Furniture Cleaning Cloth". Rég. 10. Vendredi	.05
Savon de toilette à l'eau de rose et à glycerine de Gibb. Rég. 2 briquettes pour 25. Vendredi, 3 pour	.28
Parfum Lilas de France de Pinaud. Rég. 75. Vendredi	.57
6 bouteilles pour	3.40
Eau de quinine de Pinaud, tonique du cuir chevelu. Rég. 90 sous. Vendredi	.70
6 bouteilles pour	4.15
Eau de toilette française de Piver. Rég. $1.75. Vendredi	1.25
Tampons en véritable ébène. Rég. 30 et 35. Vendredi	.15
Tampons en véritable ébène. Rég. 50. Vendredi	.25
Tampons finis ébène. Rég. 25. Vendredi	.12
Cartes émeri. Rég. 5. Vendredi, 2 pour	.05
Cutex Comfort pour maintenir souple le cuticule. Rég. 25. Vendredi	.15
Cutex, poli pour ongles. Rég. 25. Vendredi	.15
Cutex, émail pour ongles. Rég. 25. Vendredi	.15
Cutex, émail pour ongles. Rég. 50. Vendredi	.25
Cutex Rouge. Rég. 25. Vendredi	.15
"Cutex Cuticle Remover". Rég. $1. Vendredi	.50
"Cutex Cuticle Remover". Rég. 50. Vendredi	.35
Huile de foie de morue, Norvège. Rég. $1. Vendredi	.50
Huile d'olive française importée, la meilleure qualité. Rég. $1. Vendredi	.50
Huile de foie de morue agréable au goût. Rég. 75. Vendredi	.47
Borax en poudre. Rég. 12 la livre. Vendredi, 3 livres	.25
Pastilles tonique de Cassell. Rég 45. Vendredi	.33
Pinex pour rhumes et refroidissements. Rég. 45. Ven.	.35
Antipon. Rég. $1.50. Vendredi	1.00
Papier à mouche. Rég. 3 pour 5. Vendredi, la douzaine	.10
Papier à mouche collant. Vendredi, 4 feuilles doubles	.05
"Herb Beer". Rég. 5. Vendredi, 3 pour	.10
Brosses en cheveux. Rég. 50. Vendredi	.35
Brosses à habits. Rég. 25. Vendredi	.18
Peignes de toilette. Rég. 25. Vendredi	.18

DEUXIEME ETAGE

Article	Prix
Bottines de femme. Rég. $2.25. Vendredi	$1.50
Jupes en flannellette pour femmes. Rég. 85. Vendredi	.69
Corsets de femme. Rég. $1.15. $1.50. Vendredi	.75
Pantalons bouffants de dame. Vendredi	1.65
Pyjamas d'enfants. Valeur de $1.25. Vendredi	.49
Formes de chapeaux de feutre. Vendredi	.25
Chapeaux garnis. Vendredi	1.95
Chapeaux de fillettes. Vendredi	1.75
Formes non garnies. Vendredi	1.25
Jupes de $4.50 et $5.95 pour dames. Vendredi	2.95
Blouses de femmes. Rég. $1.50 et $1.95. Vendredi	.69
Blouses en soie japonaise, pour dames. Vendredi	2.25
Manteaux en rat musqué, pour dames. Vendredi	57.50

TROISIEME ETAGE

Article	Prix
Boite à pain, laquée. Vendredi	$ .35
Bidon à cendres. Vendredi	1.95
Planche à laver, en verre. Vendredi	.32
Casseroles. Vendredi, 2 pour	.25
Hachettes à bardeaux. Rég. 45. Vendredi	.29
Chauffrettes à gaz Detroit Jewel. Grandeur, 16. Rég. $20. Vendredi	10.00
Grandeur: 15. Rég. $22.50. Vendredi	11.25
Porte-habits. Rég. $2.65. Vendredi	1.95
Beurre de crèmerie d'Eaton. Briquettes d'une livre. Ven.	.40
Jarres de 5 et 10 livres. Vendredi	.39
Avoine roulée fraîche. Vendredi, le sac	.32
Tapioca de première qualité. Vendredi, 3 livres pour	.25
Riz de choix de la Louisiane. Vendredi, 4½ livres pour	.25
Thé noir. Vendredi	.28
Thé noir d'Eaton. Vendredi, la livre	.32
Café fraîchement grillé. Vendredi, la livre	.25
Gâteaux Fern et Eccles. Vendredi, la doz.	.20
Pâtés aux pommes, au raisin et "mince". Vendredi, 2 pour	.25
Gâteaux Sandwich et Duchess. Vendredi, 2 pour	.25
Electrolier à trois lampes. Rég. $7.25. Vendredi	4.45
Soucoupes et tasses en chine anglaise. Rég. 45, 50 et 75. Vendredi, chaque	.25

QUATRIEME ETAGE

Article	Prix
Jupes faites sur mesure. Vendredi	$5.75
Papier peint. Rég. 7 à 10 sous. Vendredi	.05
Vieille cire à plancher anglaise. Vendredi, la boîte	.20
Grillage Nottingham. Vendredi, la verge	.12½
Balayeuse au vide. Vendredi	4.35
Courte-pointes. Vendredi, chaque	5.25
Couvertures blanches Union. Vendredi, chaque	4.35
Taies d'oreillers. Vendredi, la paire	.29

THE T. EATON Co LIMITED
WINNIPEG CANADA

A l'assemblée de lundi soir, sur proposition de M. Beaupré, appuyée par M. Lemay, un vote de remerciement et de reconnaissance pour les encouragement reçus de la part de la population de Saint-Boniface fut unanimement applaudi.

SAINT-BONIFACE

Le 11 octobre prochain, — mercredi, — aura lieu l'installation des officiers de l'Ordre des Forestiers Catholiques, Cour Taché. Ces officiers sont les suivants: Chef Ranger, J.-A. Prendergast; Vice-chef Ranger, Jos. Senez; Ex-vice-chef Ranger, J.-A. Marion; Secrétaire-archiviste, Georges Levêque; Secrétaire-financier, N.-C. Jutras; Secrétaire-trésorier, L. Langlemet; Syndics: MM. Toupin, Phaneuf et Patry.

Tous les membres sont priés d'assister à cette séance.

* * *

Mlles Minnie et Eva Landry, de Mariapolis, sont en promenade à Saint-Boniface. Elles sont les hôtes de Mme Léon Roy. Elles seront "graduées" toutes deux le 13 octobre à l'Académie Sainte-Marie. Ces deux demoiselles sont les filles de M. Calixte Landry, marchand de Mariapolis.

• • •

On annonce le prochain mariage de M. Albert Kéroack à Mlle Emma Baril.

• • •

Baptêmes

Le 24 septembre. — Julienne, fille de C. Van den Bussche et de Alida-M. Vervaecke.

Le 24 septembre. — Léonard-Joseph, fils de Urbain Callewaerd et de Alida Everaert.

Le 24 septembre. — Madeleine-Maria, fille de Jules Soubry et de Z. Saven.

Le 24 septembre. — Rita-Marie-Suzanne, fille de P. Klyne et de M. Klyne.

Le 24 septembre. — Joseph-Horace-Ernest, fils de Ernest Levêque et de M.-T. Léger.

Le 24 septembre. — Marie-Bernadette-Lucille, fille de Alfred Couture et de F. Owens.

Le 27 septembre. — Marie-Madeleine-Françoise-Judith, fille de Emile Dugal et de M. H. Portelance.

Sépulture

Le 25 septembre.—Scholastique Boyer, épouse de feu David Versailles, décédée à l'hôpital de Saint-Boniface, à l'âge de soixante-dix ans.

"FEUILLES D'ERABLE"

Il y aura vente, samedi prochain, dans les rues de Saint-Boniface et de Winnipeg, de **feuilles d'érable,** au bénéfice des orphelins de l'Hospice Taché.

Nous ne saurions trop encourager cette oeuvre.

Sans doute, les temps sont durs, l'argent est rare et les charges ont augmenté partout depuis le début de la guerre.

Ce n'est pas une raison cependant pour priver nos orphelins du nécessaire.

C'est la loi d'honneur qui a existé de tous temps: ceux qui sont forts doivent protéger ceux qui sont faibles.

Nous devons aide et protection à nos pauvres, à nos malades et surtout aux jeunes enfants qui sont privés de leurs parents. Dans Saint-Boniface et dans Winnipeg, la tâche est relativement facile puisque les communautés religieuses s'en chargent à peu près entièrement. De plus, l'Etat commence à comprendre mieux ses obligations vis-à-vis nos maisons de bienfaisance. Mais les Soeurs sont absolument obligées de compter aussi sur la charité privée; il n'y a pas moyen de boucler le budget autrement.

Au reste, ces vérités sont bien comprises de notre population. Où trouve-t-on un peuple plus charitable que le nôtre?

Les dames qui s'emploieront à cette journée de la Feuille d'Erable ont droit à la bienveillance générale. Elles ne s'imposent pas par simple plaisir le travail énorme d'une organisation aussi variée; elles sont mues par un très noble sens de leur devoir. Rendons-leur la besogne aussi facile que possible.

Dix sous c'est peu pour chacun, mais quand c'est multiplié par des milliers, cela fait une grosse somme.

DE PASSAGE

M. Philippe Lacerte, de Montréal, est de passage à Winnipeg, l'hôte de son frère M. Henri Lacerte.

UNION METISSE

Il y aura réunion des membres de l'Union Nationale Métisse du Manitoba, le dimanche, 15 octobre 1916, dans la Salle Lavoie, à Saint-Boniface, 27, rue Dumoulin, à 2 heures très précises de l'après-midi.

Tous les Métis sont instamment priés d'y assister.

Alex. Riel,
Président.

INSTITUTRICE

On demande une institutrice immédiatement à l'école Campeau. Salaire: $550 par an.

S'adresser à

L.-E.-J. Gagnon,
Sec.-Tréorier,
Mariapolis, Man.

STENOGRAPHE DEMANDEE

Sachant le français et l'anglais.

S'adresser à M. Alfred LeBel, avocat, édifice de la Banque d'Hochelaga, rue Main, Winnipeg.